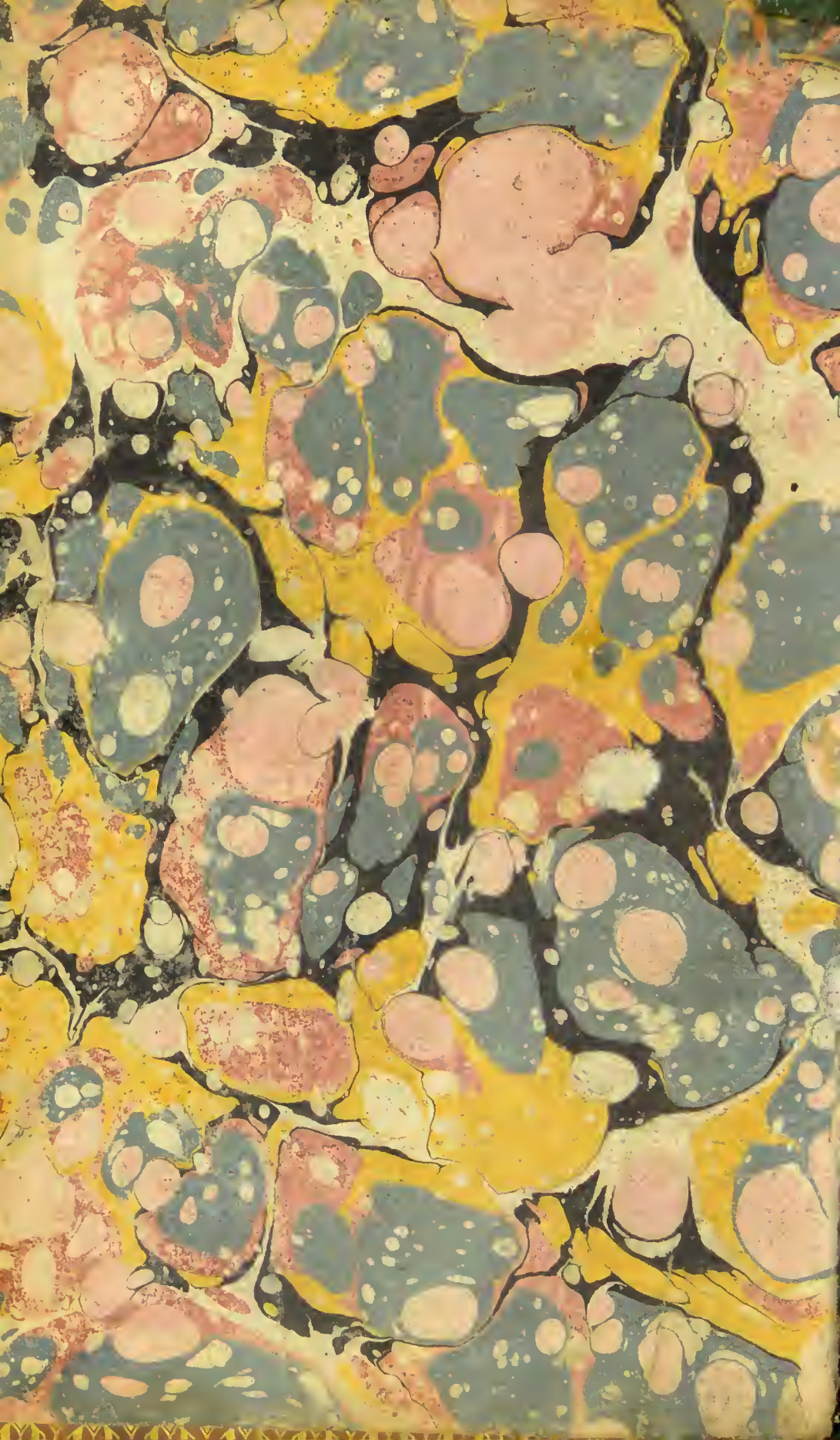

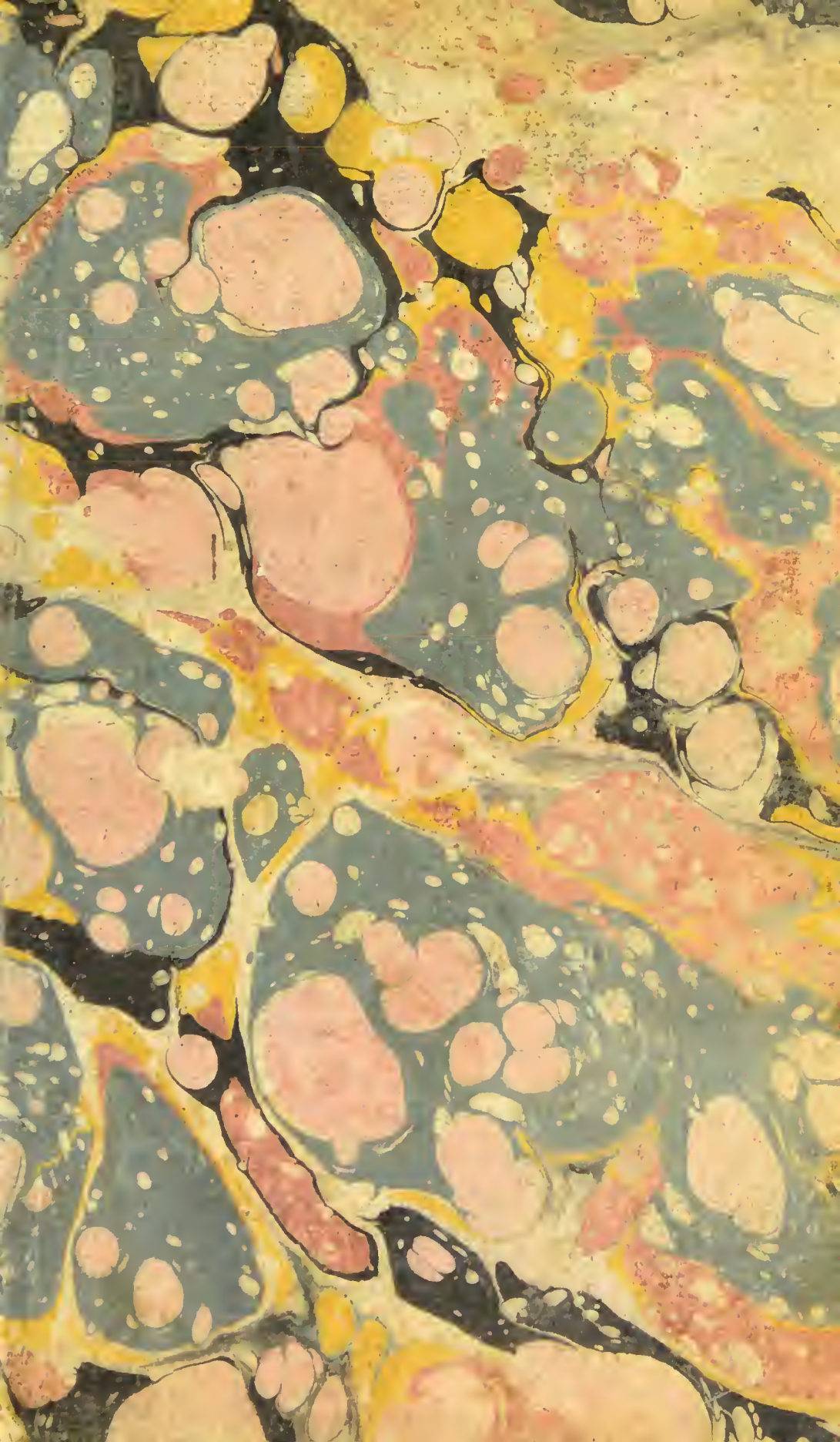

28,285/B

# ŒUVRES

## COMPLETTES

# D'HELVETIUS.

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28776641

*L. M. Vanloo Pinx.* *Ferrè Sculp.*

# ŒUVRES

## COMPLETTES

# D'HELVETIUS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée ſur les Manuſcrits de l'Auteur, avec ſa Vie & ſon Portrait.

---

## DE L'ESPRIT.

*.... Unde animi conſtet natura videndum,*
*Quâ fiant ratione, & quâ vi quaque gerantur*
*In terris.*

LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

---

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez SERVIERE, LIBRAIRE.

1795.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

# AVIS

## Sur cette nouvelle Edition des Œuvres d'HELVETIUS

*IL a déjà paru pluſieurs éditions annoncées comme complettes des Œuvres d'Helvetius ; & néanmoins aucune ne mérite véritablement ce titre. Si quelqu'une peut y prétendre, c'eſt indubitablement celle que nous préſentons aujourd'hui au Public. Elle aura du moins l'avantage d'être ſortie d'une des bonnes preſſes de Paris, de ne point ſéparer les ouvrages, & de réunir, pour la ſatisfaction des amateurs, toutes les productions qui ſont reconnues pour être inconteſtablement de cet écrivain célèbre.*

*On ne s'eſt permis ni commentaires, ni corrections ſur le texte d'Helvétius, mais on le donne tel qu'il le publia, d'après une copie, ſans changemens ni cartons, que nous avons eu l'attention de nous procurer.*

*L'on ſait que le livre de l'Eſprit, lorſqu'il*

*parut, attira à ſon auteur les chagrins & les perſécutions les plus violentes. L'égliſe & la robe, qui jouoient alors un grand rôle, & dont les intérêts avoient toujours été liés pour tromper le peuple, ſévirent contre lui (1).*

*La cour, gouvernée & tremblante ſous l'autorité de ces deux hydres, les plus grands ennemis du génie, ſe joignit à eux. Elle fléchiſſoit alors ſous la puiſſance uſurpée par ces deux corps, de la deſtruction deſquels dépendoit abſolument le ſalut de la France.*

*Les mandemens, les cenſures eccléſiaſtiques & civiles, les arrêts du conſeil ſe réunirent pour faire repentir l'auteur de la lumière qu'il*

---

*(1) Le livre* de l'Eſprit, *lors de la première édition faite à Paris en 1758, fut condamné par mandement de l'archevêque de Paris, donné à la Roque en Périgord, le 22 novembre de la même année.*

*En 1759, la faculté de théologie de Paris le cenſura.*

*Le 10 août 1758, le privilége qui avoit été accordé pour cet ouvrage, fut retiré par arrêt du conſeil.*

*répandoit ſur la conduite intéreſſée de ces différens tyrans.*

*L'abus du pouvoir étoit dans ſa plus grande force ; il falloit du courage pour oſer fronder des opinions & des préjugés tranſmis depuis des ſiècles, ſur l'exiſtence deſquels repoſoient le luxe & l'abondance de ces ſouverains.*

*A la nation ſeule appartenoit le droit de les réformer ; nul, ſéparément, n'eût oſé s'en charger, ſans courir les plus grands dangers. Le fanatiſme & l'intérêt, qui font tant de proſélytes chez un peuple ignorant & eſclave, habitué à tendre le col à toutes les chaînes qu'on lui préſente, auroient facilité les moyens de la vengeance.*

*L'homme, naturellement pareſſeux, veut être mené à ſon bonheur, malgré lui-même ; il ſuit machinalement tout ce qui le favoriſe dans ſon engourdiſſement habituel ; le méchant & l'intrigant le dominent ſans peine. Il*

*a ſuffi de flatter les uns & de maîtriſer les autres pour maintenir les peuples, pendant des ſiècles, dans une baſſe ſervitude.*

*La France, pays unique, & par ſon ſol, & par le caractère de ſes habitans, gémiſſoit ſous des lois barbares, que les préjugés maintenoient dans une activité humiliante, mais que les lumières de la raiſon ne permettoient plus de ſupporter; les mêmes lois ne ſont, ni de tous les temps, ni de tous les pays.*

*Depuis long-temps, des auteurs adroits avoient trouvé le moyen de publier leurs ouvrages, en favoriſant un parti aux dépens de l'autre; chacun ſoutenoit ſes défenſeurs apparens, en ſorte que toutes les vérités ſe publioient, & le peuple, inſtruit des droits qu'on lui avoit uſurpés, a repris enfin ſa ſouveraineté, qu'il ne conſervera toutefois, que s'il en uſe ſous l'autorité des lois établies.*

*L'inſtant où la multitude commande, n'eſt pas celui de la prudence; c'eſt un moment*

*de tempête où les vents déchaînés font ſortir la mer de ſon lit ; mais elle y rentre quand le calme ſuccède, & le cours ordinaire ſe rétablit. C'eſt dans l'ordre qu'eſt le véritable bonheur ; c'eſt ſous l'empire des lois ſeules que la tranquillité règne ; c'eſt par elles qu'un pays exiſte sûrement, & que ſes habitans ſont heureux. On ne ſauroit donc trop prêcher l'obéiſſance à la loi ; il ne nous convient pas individuellement de la dénigrer ; c'eſt à la nation qui l'a faite, à la détruire ou à la changer, ſelon l'exigence des cas ; juſques-là, tout doit y être ſoumis ; & quiconque ou la blâme hautement, ou la tourne en ridicule, ne peut être qu'un très-mauvais citoyen, pour ne pas dire plus. On ne ſauroit publier, dans une circonſtance plus favorable, des ouvrages qui ont contribué à hâter le moment d'une révolution, ſans leſquels le terme eût encore peut-être été reculé.*

*Enfin, cet ouvrage* cenſuré *fut condamné*

*par l'archevêque de Paris, la ſorbonne, le conſeil du roi, & l'auteur fut forcé à une rétractation (1) qui annonçoit plutôt la ſottiſe,*

---

*(1) Rétractation de l'auteur:*

Ayant appris qne ma lettre au père *** n'avoit pas fait aſſez connoître mes vrais ſentimens, je crois pouvoir lever tous les ſcrupules qui pourroient encore reſter ſur ce ſujet.

J'ai donné avec confiance le livre *de l'Eſprit*, parce que je l'ai donné avec ſimplicité; je n'en ai point vu l'effet, parce que je n'ai point vu les conſéquences effrayantes qui en réſultent. J'en ai été extrêmement ſurpris, & beaucoup plus affligé. En effet, il eſt bien cruel & bien douloureux pour moi d'avoir alarmé, ſcandaliſé, révolté même des perſonnes pieuſes, éclairées, reſpectables, dont j'ambitionnois les ſuffrages, & de leur avoir donné lieu de ſoupçonner mon cœur & ma religion; mais c'eſt ma faute, je la reconnois dans toute ſon étendue, & je l'expie par le plus amer repentir.

Je ſouhaite très-vivement & très-ſincèrement que tous ceux qui auront eu le malheur de lire cet ouvrage, me faſſent la grâce de ne point me juger par la fatale impreſſion qui leur en reſte; je ſouhaite qu'ils ſachent que, dès qu'on m'en a fait appercevoir la licence & le danger, je l'ai auſſi-tôt déſavoué, proſcrit, condamné, & ai été le premier à en deſirer la ſuppreſſion. Je ſouhaite qu'ils croient en conſéquence, & avec juſtice, que je n'ai voulu donner atteinte ni à la nature de l'ame, ni à ſa ſpiritualité, ni à ſon immortalité; comme je croyois l'avoir fait ſentir dans pluſieurs endroits de cet ouvrage. Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du chriſtianiſme, que je pro-

*l'ignorance, la mauvaise foi & la superstition de ceux qui l'exigèrent, qu'elle ne dut humilier l'auteur.*

*Il nous reste à observer, quant à la partie typographique, que rien n'a été négligé dans cette édition; & nous espérons que le choix des caractères, la beauté du papier, l'exactitude de la correction, les productions qu'elle contient de plus que les autres éditions, telles que les Lettres d'Helvetius au président de Montesquieu, & à M. Saurin, sur son manuscrit de l'Esprit des Lois, qui ne se trouvent dans aucune édition; & les Progrès de la Raison, pièce qui n'est que dans une édition de Londres, sous la date de 1777, & qui est*

---

fesse sincèrement dans toute la rigueur de ses dogmes & de sa morale, & auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions & toutes les facultés de mon être, certain que ce qui n'est pas conforme à son esprit, ne peut l'être à la vérité. Voilà mes véritables sentimens; j'ai vécu, je vivrai & je mourrai avec eux.

*Signé*, HELVETIUS.

*fort eſtimée, lui aſſureront également la ſupériorité, & lui mériteront la préférence ſur toutes celles qui ont pu la précéder.*

*Elle eſt de plus enrichie du portrait, très-bien gravé, de ce philoſophe profond & ſenſible, qui doit être placé en face du titre du premier volume.*

*N. B.* On a tiré de cette édition quelques exemplaires ſur du papier vélin, pour les amateurs.

# ESSAI

## SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'HELVETIUS.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius, & de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut perſécutée du temps de la Réforme, & s'établit en Hollande, où pluſieurs d'entre eux ont poſſédé des emplois honorables. Le biſaïeul d'Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des ſervices qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illuſtre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu ſous le nom du médecin hollandois, & nous lui devons l'ipécacuanha; il avoit appris l'uſage de cette racine d'un de ſes parens, gouverneur de Batavia; il s'en ſervit avec beaucoup de ſuccès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les grâces étoient ſi ſou-

vent ce que doivent être les grâces des rois, c'eſt-à-dire, des récompenſes, lui donna des lettres de nobleſſe, & la charge d'inſpecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris, en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ſes fils, héritier de ſes talens, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore, lorſqu'il ſauva le roi d'une maladie dangereuſe dont ce prince fut attaqué à l'âge de ſept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, & mérita la confiance & les bontés de cette princeſſe. Il fut, à Verſailles, l'ami de toutes les maiſons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir aſſidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimait beaucoup ſa femme, qui étoit belle & attachée à ſon mari, comme à tous ſes devoirs. Ils aimèrent tendrement leur fils, & s'occupèrent également de ſon éducation, & du ſoin de rendre ſon enfance heureuſe ; il n'avoit pas cinq ans lorſqu'ils le confièrent à M. Lambert, homme ſage

& ſenſible, qui vit encore & pleure ſon élève.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fît entreprendre au diſciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il eſt vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées & des livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur aſſocia bientôt La Fontaine, & même Deſpréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au collége, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changèrent ſon caractère. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice, & ne reſpiroit que la guerre.

D'abord le deſpotiſme de ſes régens, leur ton menaçant & la contrainte le révoltèrent; les occupations minutieuſes dont on le ſurchargeoit le dégoûtèrent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, ſon régent,

s'apperçut que cet écolier étoit très-ſenſible aux éloges, & en louant ſes premiers efforts il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au collége. Le P. Porée trouvant dans celles d'Helvetius plus d'idées & d'images que dans celles de ſes autres diſciples, de ce moment il lui donna une éducation particulière. Il liſoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faiſoit remarquer les beautés & les défauts. Ce père n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellens principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modèle. Il avoit ſur-tout le talent de connoître la meſure d'eſprit & le caractère de ſes élèves, & la France lui doit plus d'un grand-homme, dont il a deviné & hâté le génie.

La première jouiſſance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de ſon collége, voulut réuſſir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord déteſté la danſe & l'eſcrime : il excella depuis dans ces deux arts. Il a même danſé à l'o-

péra ſous le nom & le maſque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractère de l'envie. Il aimoit ſes jeunes rivaux; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de ſa diſcrétion dans ces petits complots que la ſévérité des maîtres & le beſoin du plaiſir rendent ſi communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au collége, lorſqu'il connut le livre de l'Entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ſes idées. Il devint un zélé diſciple de Locke, mais diſciple, comme Ariſtote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de ſon maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'eſprit philoſophique que Locke lui avoit inſpiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature & le bonheur des hommes.

Son père, dont la fortune étoit médiocre, & qui avoit encouru la diſgrâce du cardinal de Fleuri par ſon attachement à M. le duc, le deſtinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir, & lui laiſſer le temps

de faire uſage de ſes talens. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, ſon oncle maternel, & directeur des fermes à Caën. Là Helvetius fut occupé des lettres & de la philoſophie plus que de la finance ; & plus occupé des femmes que des lettres & de la philoſophie. Il apprit cependant en peu de temps, & preſque ſans y ſonger, tout ce que doit ſavoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorſque la reine, qui aimoit M. & madame Helvétius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place ; mais M. Orri lui donna bientôt la place entière. C'étoit lui donner 100000 écus de rente. Ses parens empruntèrent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigèrent de leur fils qu'il prendroit ſur les produits de ſa place les rentes & même le rembourſement de ces fonds.

Il avoit deux paſſions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il ſut jouir

avec ſageſſe. Il deſtina d'abord les deux tiers de ſes revenus au rembourſement de ſes fonds. Le reſte fut conſacré aux dépenſes que ſon âge & la nobleſſe de ſon cœur lui rendoient néceſſaires.

Il avoit cherché, au ſortir de l'enfance, à ſe lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux était de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ſes romans tant d'eſprit, de ſentiment & de verbiage, étoit ſouvent agréable dans la converſation. Il méritoit des amis par la délicateſſe de ſon ame & la pureté de ſes mœurs. Helvetius lui fit une penſion de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur, & devenoit aigre dans la diſpute. Il n'étoit pas celui des amis d'Helvetius pour lequel celui-ci avait le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une penſion, il fut celui de ſes amis pour lequel il eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des ſciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation.

Mais il étoit connu des gens de lettres comme un eſprit étendu, juſte & profond, qui avoit des connoiſſances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors, pour ſubſiſter, qu'une place qui ne convenoit point à ſon caractère. Il reçut d'Helvetius une penſion de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loiſir de cultiver les lettres, & le plaiſir de ſentir & de publier qu'il devait ſon bonheur à ſon ami. Ce digne ami, lorſque M. Saurin voulut ſe marier, l'obligea d'accepter les fonds de la penſion qu'il lui faiſoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le ſecourir. Quelque ſoin qu'il ait pris de cacher ſes bienfaits, nous pourrions préſenter une liſte d'hommes connus qu'il a obligés; mais nous croirions manquer à ſa mémoire, ſi nous oſions nommer ceux qui ont eu la foibleſſe de rougir de ſes ſecours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ſes lumières, ſa philoſophie ſaine, la ſageſſe de ſa conduite, la variété de ſes talens, l'enjouement de ſon eſprit, la facilité de ſon com-

merce, le rendoient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce siècle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes & ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poètes, les philosophes aimoient sa conversation.

Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modestie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit surtout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'auteur des Lettres Persanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la conver-

ſation, Helvetius avoit apperçu le guide des légiſlateurs. Monteſquieu devina auſſi quel homme ſeroit un jour ſon ami. Je ne ſais, diſoit-il, ſi Helvetius connoît ſa ſupériorité ; mais pour moi, je ſens que c'eſt un homme au-deſſus des autres.

La Henriade, poème épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'hiſtoire de Charles XII, ſi ſupérieure à toutes les hiſtoires écrites en France, des pièces fugitives qui faiſoient oublier cette foule de riens agréables, ſi communs dans le ſiècle de Louis XIV, une philoſophie lumineuſe répandue ſur pluſieurs genres, beaucoup de génie, pluſieurs ſortes de mérite, attiroient ſur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Perſonne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne ſe rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui dans leurs lectures cherchent, de bonne foi, du plaiſir ou des modèles, étoient ſes admirateurs. Le reſte à-peu-près compoſoit le nombre de ſes ennemis. Son amour pour

les lettres, ſon art de louer, dont il n'a fait que trop d'uſage, ſa politeſſe, ſon envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ſes ſecrets les plus chers, c'eſt-à-dire, le deſſein & les deux premiers chants de ſon poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit conſultés juſqu'à ce moment, & un ami zélé pour ſa gloire.

On voit par pluſieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand-homme avoit été frappé du génie d'Helvetius. « Votre première épître, lui dit-il, eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au-deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui ſe reſſerrent ſous le compas d'un cenſeur royal, envieux ou timide. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, & tombent en ſe caſſant les jambes. Vous avez un génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir ».

Dans d'autres occaſions, M. de Voltaire donne à Helvetius des conſeils excellens, & que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

« Je vous dirai, en faveur des progrès qu'un ſi bel art peut faire entre vos mains: Craignez en atteignant le grand de ſauter au giganteſque. N'offrez que des images vraies; ſervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible? La voici: Quand une penſée eſt juſte & noble, il faut voir ſi la manière dont vous l'exprimez en vers, ſeroit belle en proſe, & ſi votre vers, dépouillé de la rime & de la céſure, vous paroît alors chargé d'un mot ſuperflu, s'il y a dans la conſtruction le moindre défaut; ſi une conjonction eſt oubliée; enfin, ſi le mot le plus propre n'eſt pas mis à ſa place, concluez que votre diamant n'eſt pas bien enchâſſé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts, ne ſe feront pas relire; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit ».

Dans une autre lettre, M. de Voltaire

reprend Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. « Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'eſt pas un poète ſublime; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux & pleins d'images. Il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes expreſſions; il ne s'élève guère, mais il ne tombe pas; & d'ailleurs ſes ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe; vous voyez tout en grand. Votre pinceau eſt fort & hardi; la nature vous a mieux doué que Deſpréaux : mais vos talens, quelque grands qu'ils ſoient, ne ſeront rien ſans les ſiens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette ſuite d'idées, ces liaiſons, cet art aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque choſe d'auſſi bien travaillé que vous imaginez noblement ».

Quelques hommes d'eſprit, mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, diſoient ſouvent à Helvetius que la métaphyſique, & en général la philoſophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire ; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le raſſuroit.

« Soyez perſuadé, lui diſoit-il, que la ſublime philoſophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle eſt quelquefois poétique dans la proſe du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché ? c'était un poète manqué, & vous êtes né poète ».

M. de Voltaire avoit raiſon. Eſt-ce que Lucrèce chez les Romains, & Pope chez les Anglois, n'ont pas fait deux poëmes philoſophiques, & pourtant admirables ?

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à Helvetius qu'il devoit ſon temps à d'autres études qu'à celles de la poéſie & de la philoſophie. « Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes

les connoiſſances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnaſſe de vos talens. Ils vous honoreront, ſans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette beſogne ſe fait comme on règle la dépenſe de ſa maiſon & le livre de ſon maître-d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penſer ? Eh ! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus ».

Atticus continua. Il eſt d'uſage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils ſont chargés de s'inſtruire des différentes branches des revenus, de veiller ſur les commis, & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, Helvetius viſita ſucceſſivement la Champagne, les deux Bourgognes, & le Bordelois ; & nulle part il ne ſe fit une loi de donner toujours raiſon aux prépoſés de la ferme, &

toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiscations; & souvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame; mais depuis, Helvetius ne fit de belles actions qu'à ses propres dépens, & les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être souvent l'orateur du peuple auprès de sa compagnie & du ministre. On venait d'employer dans les salines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine appelée *graduation*, qui diminuoit la consommation du bois, mais aussi la qualité du sel. Helvetius proposa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorsqu'on venoit d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui désoloit la ville & la province. Il écrivit à sa compagnie contre le nouveau droit, & fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à plusieurs bourgeois de Bordeaux : « Tant que vous ne

ferez

ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous assembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne sont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra justice ».

Heureusement, ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi. Mais de retour à Paris, Helvetius appuya si bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des subalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il proposoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'est ainsi qu'il se rendoit utile, à la fois, à la ferme & à la nation. Ces services ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits esprits ; & il leur proposoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance ; & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il soulageoit, le commerce

des gens de lettres, ſes études & ſes maîtreſſes, lui faiſoient à peine ſupporter les inconvéniens de ſon état. Son père qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit rembourſé ſes fonds; & malgré ce qu'il dépenſoit en plaiſirs & en bonnes œuvres, il ſe trouvoit encore des ſommes conſidérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres & à la philoſophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuſe.

Chez madame de Graffigni, ſi connue par le joli roman des Lettres Péruviennes, il vit mademoiſelle de Ligniville, & fut frappé de ſa beauté & des agrémens de ſon eſprit. Mais avant de ſonger à l'épouſer, il voulut la connoître. Il la voyoit ſouvent, ſans lui parler de ſes deſſeins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'obſervation, il vit que mademoiſelle de Ligniville avoit l'ame élevée ſans orgueil, qu'elle ſupportoit ſa mauvaiſe fortune avec

dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la ſimplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers ſa retraite, & lui en fit la propoſition, qui fut acceptée. Mais avant de ſe marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

Helvetius, par complaiſance pour ſon père, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour que pour la finance. Il fut très-ſenſible aux bontés de la reine. Cette princeſſe aimoit les gens d'eſprit, & traita bien Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ſes lumières & ſes vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de ſervice, & lui laiſſoit l'emploi de ſon temps.

Il ſe maria enfin au mois de juillet 1751, & partit ſur le champ pour ſa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux ſecrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général; mais il leur étoit néceſſaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, cauſtique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu Helvetius dans ſon

enfance, il ſe permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaiſirs de ce Baudot étoit de diſcuter avec ſon maître la conduite, l'eſprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La diſcuſſion ne finiſſoit jamais que par la plus violente ſatyre. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois, en le quittant, il diſoit à madame Helvetius : « Mais eſt-il poſſible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot? Non, ſans doute; mais enfin j'en ai un peu; & qui eſt-ce qui m'en parleroit, ſi je ne garde pas Baudot »?

Il n'étoit occupé dans ſes terres que de ſes ouvrages, du bonheur de ſes vaſſaux, & de madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme mylord Bolingbroke dans une de ſes lettres à Swift : « Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avois autrefois pour tout ſon ſexe ».

Il avoit ceſſé depuis deux ans de travailler à ſon poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches ſur l'homme. Dès ſes premières méditations, il avoit entrevu

des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduisirent à d'autres; & il étoit livré entièrement à la philosophie, lorsqu'en 1755 il perdit son père. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illustre. Il connoissoit parfaitement son fils, c'est-à-dire, qu'il avoit de grandes lumières, & qu'il étoit sans préjugés. Il vit avec plaisir ce fils sacrifier une grande fortune à l'espérance de la gloire. Helvetius regretta beaucoup un si excellent père. Il refusa de recueillir sa succession, qu'il vouloit laisser entièrement à sa mère. Après de longues contestations, il obtint qu'elle la conserveroit. La mort de son père étoit le premier malheur qui jusqu'alors eût troublé sa vie heureuse, & suspendu ses occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force, & enfin, en 1758, il donna le livre de l'*Esprit*, dont je vais faire l'analyse.

L'auteur commence par examiner ce qu'on entend par le mot *esprit*. Il est tantôt la faculté de penser, & tantôt la masse d'idées & de connoissances rassemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquièrent par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens; elles ſe conſervent par la mémoire, qui n'eſt que la première impreſſion continuée, mais affaiblie. Ce don d'acquérir des idées par les ſens, & de les conſerver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoiſſances bornées, & nous laiſſeroit ſans art, ſans mœurs & ſans police, ſi la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux; c'eſt à nos mains flexibles que nous devons notre induſtrie; & ſans cette induſtrie, occupés dans les forêts du ſoin de nous défendre & de diſputer notre ſubſiſtance, à peine aurions-nous formé quelques ſociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les ſens nous tranſmettent les idées, ont des rapports avec nous & entre eux. L'eſprit humain s'élève à la connoiſſance de ces rapports : voilà ſa puiſſance & ſes bornes. L'appercevance de ces rapports eſt ce qu'on appelle *jugement.*

Juger, c'eſt ſentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit ſur mes yeux différemment de la couleur que

je nomme *jaune*. L'idée de cette différence eſt un jugement; ce jugement eſt une ſenſation compoſée de ſenſations, reçues dans le moment, ou conſervées dans la mémoire. Les notions même de force, de puiſſance, de juſtice, de vertu, &c. quand on les analyſe, ſe réduiſent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout, dans l'homme, ſe réduit donc à ſentir.

L'homme eſt ſujet aux erreurs. Elles ont trois cauſes : les paſſions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les paſſions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets ſous une ſeule face. Le prince ambitieux fixe ſon attention ſur l'éclat de la victoire & ſur la pompe du triomphe. Il oublie les inconſtances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte préſente des fantômes, & ne laiſſe point d'entrée à la vérité. L'amour eſt fertile en illuſions: « Vous ne m'aimez plus, diſoit mademoiſelle de Caumont à Poncet; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez ».

L'ignorance eſt la cauſe des erreurs dans les queſtions difficiles. C'eſt faute de connoiſſances que la queſtion du luxe a été ſi long-temps agitée, ſans être éclaircie. De grands-hommes en ont fait l'apologie ; d'autres, la ſatyre.

Sur l'abus des mots, troiſième cauſe de nos erreurs, Helvetius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philoſophe Anglois. Il fait voir que les ſens faux donnés aux mots *eſpace*, *matière*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les ſources de beaucoup d'erreurs en métaphyſique & en morale. La *matière* n'eſt que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*eſpace* n'eſt que le néant ou le vide ; conſidéré avec les corps, il n'eſt que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'abſence des bornes. L'*amour-propre* eſt un ſentiment gravé en nous par la nature, & qui devient vertueux ou vicieux, ſelon la différence des goûts, des paſſions, des circonſtances. La *liberté* de l'homme conſiſte dans l'exercice volontaire de ſes facultés.

Paſſons au ſecond diſcours.

L'eſprit a plus ou moins l'eſtime du public, ſelon que les idées ſont neuves, utiles & agréables. Ce ne ſont pas leur nombre, leur étendue qui emportent notre eſtime, c'eſt le rapport qu'elles ont avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainſi c'eſt la reconnoiſſance ou la vengeance qui louent, ou qui mépriſent.

Les idées les plus eſtimables ſont celles qui flattent nos penchans. Le premier des livres pour Charles XII, c'eſt la vie d'Alexandre; pour une femme ſenſible, c'eſt le poète qui peint l'amour. C'eſt notre intérêt qui nous fait adopter ou rejeter l'opinion des autres.

Il eſt vrai qu'il y a ſur la terre un petit nombre de philoſophes conduits par l'amour du vrai, qui eſtiment de préférence les idées lumineuſes; mais ces philoſophes ſont en ſi petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reſte du genre-humain n'eſtime que les idées qui flattent ſon opinion, ou ſon intérêt. Un ſot n'a que de ſots amis. Auguſte, Louis XIV, le grand Condé

vivoient avec les gens d'eſprit. Sous un monarque ſtupide, diſoit la reine Chriſtine, toute ſa cour l'eſt, ou le devient.

Lorſque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage eſt établie, nous les louons ſouvent ſans les eſtimer. Nous n'avons pas pour eux une eſtime ſentie, mais une eſtime ſur parole. Telle eſt l'eſtime générale pour Homère, que tout le monde loue, & qui n'eſt lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de ſoi la plus haute idée, & n'eſtime dans les autres que ſon image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le ſybarite, la prude & la coquette ſe mépriſent. Le philoſophe qui vivra avec des jeunes gens ſera l'imbécille, le ridicule de la ſociété. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun ſincèrement que leur ſorte d'eſprit eſt la plus eſtimable.

Ainſi la grande ſociété, la nation ſe diviſe en petites ſociétés, qui, ſelon leurs occupations, leur rang, leur état, eſtiment la ſorte d'eſprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on eſtime ſur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils ſoient, pour la plupart, frivoles, ineptes, ignorans.

Si les petites ſociétés n'eſtiment que l'eſprit qui eſt plus près de leur eſprit, le public n'accorde ſon eſtime qu'à l'eſprit qui eſt utile au public.

En conſéquence de cette vérité, l'eſprit qui réuſſit dans les ſociétés particulières, réuſſit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage font honneur à la nation, & ne réuſſiſſent pas dans les ſociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'eſprit médiocre, c'eſt qu'il n'eſt jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonſtances, des eſprits médiocres, devenus généraux ou miniſtres, ſont honorés, c'eſt qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talens qu'à la comédie Françoiſe.

Après la mort des hommes en place & des artiſtes, ceux-ci ſont les plus honorés, parce que la poſtérité jouit de leurs tra-

vaux, & que les autres ne ſont utiles qu'à leur ſiècle.

Certains eſprits célèbres dans quelques pays & quelques ſiècles, ne le ſont point dans d'autres ſiècles & dans d'autres lieux. Les ſophiſtes, les théologiens, ſi illuſtres autrefois, recueillent le mépris des ſiècles éclairés. Les farces de Scarron réuſſiſſoient avant que l'on eût vu Molière.

Il y a pourtant des idées qui plaiſent dans tous les lieux & dans tous les temps : les unes ſont inſtructives ; les autres ſont agréables. Il y en a des unes & des autres dans Homère, Virgile, Corneille, le Taſſe, Milton, qui ne ſe ſont point bornés à peindre une nation ou un ſiècle, mais l'humanité. Il eſt peu d'hommes aſſez mal organiſés pour être inſenſibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaiſirs des ſens, & ſur-tout ceux de l'amour, ſont également du goût de tous les peuples. Les philoſophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'eſtime de tous les ſiècles ; & dans tous les ſiècles, on aime les poètes qui

ont fait aimer la vertu. Mais qu'eſt-ce que la vertu ?

Dans les ſociétés particulières, on donne le nom de vertu aux actions utiles à ces ſociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des loix un parent coupable, paſſe pour vertueux.

Le miniſtre qui refuſe ſes amis, ſes parens, les courtiſans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fauſſeté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les tréſors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ſes favoris, à ſa maîtreſſe des emplois importans au bonheur de l'état.

Comment donc ſavoir ſi on eſt vertueux ? Dirige-t-on toutes ſes actions au bien du plus grand nombre ; on eſt vertueux. Oui, la vertu n'eſt que l'habitude de diriger ſes actions au bien général. C'eſt en la conſidérant ſous ce point de vue qu'on peut s'en

former des idées nettes & préciſes, que les moraliſtes n'ont point eues juſquà préſent.

Les uns, à la tête deſquels eſt Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, ſelon eux, eſt l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau eſſentiel. Les autres, à la tête deſquels eſt Montaigne, prétendent que les loix de la vertu ſont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuſe au Nord, eſt ſouvent vertueuſe au Midi. Les premiers pour n'avoir point conſulté l'hiſtoire, errent dans un dédale de mots. Les ſeconds, pour n'avoir point médité ſur l'hiſtoire, ont penſé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'eſt donc que le deſir du bonheur général. Les actions vertueuſes ſont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus ſtupides, dans leurs coutumes les plus ſingulières, ont en vue leur bonheur; & ſi dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroiſſent coupables, c'eſt que dans ces pays ces actions ſont utiles. Le

vol fait avec adreſſe étoit honoré à Sparte ; parce que dans cette république toute militaire, & où il n'y avoit point l'eſprit de propriété, la vigilance & l'adreſſe étoient des qualités utiles. En Chine, où la population eſt exceſſive, il eſt permis au père d'expoſer ou de tuer ſes enfans. Cette loi, ſi cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, &, par conſéquent, eſt utile. Enfin, c'eſt par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuſes.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui ; mais c'eſt qu'on eſt perſuadé que ces actions produiſent un bien, ſoit pour ce monde, ſoit pour l'autre : & j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé, dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que ſur la préférence donnée à des ſociétés particulières ſur la ſociété générale ; ce qui ſeul les rend vicieuſes.

Quel bien font au monde & à la patrie les auſtérités des moines & des faquirs ?

De quelle utilité peut être la folie des Indiens, qui ſe font dévorer par les crocodiles ?

Il eſt des crimes de préjugé, comme il eſt des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuiſent à perſonne. Quel mal fait le Bramine qui épouſe une vierge, & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poiſſon?

Les vertus de préjugé ſont quelquefois des habitudes atroces; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfans, pour en compoſer une pâte, qui, ſelon les prêtres, les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'ait pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuiſibles à la ſociété, & plus d'eſtime pour les pratiques minutieuſes & indifférentes, que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles & des vertus de préjugé, il ſuit qu'il y a chez les peuples deux eſpèces de corruption, l'une

politique

politique & l'autre religieuſe. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talens, de véritables vertus.

La corruption politique prépare, au contraire, la chûte des empires. Le peuple en eſt infecté lorſque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption ſe joint quelquefois à l'autre. Alors les moraliſtes ignorans les confondent, mais elles ſont ſouvent ſéparées. La corruption religieuſe n'eſt ſouvent que l'amour du plaiſir, & inſpirée par la nature qu'elle ſatisfait, ſans la dégrader. La corruption politique eſt l'effet du gouvernement.

C'eſt dans la légiſlation & dans l'adminiſtration des empires qu'il faut chercher la cauſe des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moraliſtes ne font que ſatisfaire leur vanité, & ne produiſent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos ſentimens, & nos ſentimens ſont l'effet de la nature ou des lois.

Il faut moins cenſurer le luxe, qui peut être néceſſaire à un grand état, & la

galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, & des vertus politiques, que l'inſtitution qui fait de l'homme un lâche, un eſclave, un frippon ou un ſot.

Il eſt des moraliſtes hypocrites. Ce ſont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui ſe déchaînent contre quelques excès dans la jouiſſance des plaiſirs.

D'après les principes poſés ci-deſſus, on peut faire un catéchiſme dont les préceptes ſeront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en ſeroit inſtruit ne ſeroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le légiſlateur plus éclairé ne donneroit que des lois utiles, & les lois ſeroient reſpectées.

L'inexécution des lois prouve toujours l'ineptie du légiſlateur. La récompenſe, la punition, la gloire, l'infamie, ſont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, & créer des hommes illuſtres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les légiſlateurs ont deux moyens; l'un d'unir les

intérêts particuliers à l'intérêt genéral : l'autre de hâter les progrès de l'eſprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut ſavoir ſi l'eſprit eſt un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'eſt le ſujet du troiſième Diſcours.

Tous les hommes ont des ſens aſſez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets ; ils ont les mêmes beſoins, & ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organiſés ſont capables d'attention. Tous apprennent leur langue ; tous apprennent à lire, & conçoivent au moins les premières propoſitions d'Euclide. Cela ſuffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention ; & pour faire ces efforts, il faut avoir des paſſions.

Ce ſont les paſſions qui fécondent l'eſprit, & l'élèvent aux grandes idées. Ce ſont elles qui ont formé & conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, &c. &c. Ce ſont elles qui ont inſpiré les vaſtes projets, les moyens extraordinaires, les mots ſublimes

qui ſont les ſaillies des ames fortement paſſionnées.

On devient ſtupide dans l'abſence des paſſions.

Les princes montrent quelquefois de l'eſprit pour s'élever au deſpotiſme. Leurs deſirs ſont-ils remplis, ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe, & ils s'abrutiſſent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes ſont-ils ſuſceptibles du même degré de paſſion ?

L'origine des paſſions eſt dans la ſenſibilité phyſique, dans l'amour du plaiſir, & la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare, en ſe privant de tout, ſe propoſe de s'aſſurer les moyens de jouir des plaiſirs, & de ſe dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la pourſuite des grandeurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'eſt que le deſir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu ; tous

ont donc la puiſſance de s'élever aux plus grandes idées, & de faire de grandes choſes. Les hommes nés égaux deviennent différens, par les lois & par l'éducation, qui doit préparer à l'obéiſſance & au reſpect pour les lois. L'éducation eſt trop négligée; mais pour ſavoir bien ce qu'elle peut faire ſur les eſprits, il eſt important de fixer d'une manière préciſe les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'eſprit. C'eſt ce que nous allons voir dans le quatrième Diſcours.

Le nom de génie n'eſt donné qu'aux eſprits inventeurs. Leur invention porte ſur les détails ou ſur le fond des choſes. C'eſt le travail excité par les paſſions, & ſur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaiſons. Les objets dont il eſt entouré, les circonſtances où il eſt placé déterminent & bornent le génie.

L'imagination eſt l'invention des images, comme l'eſprit eſt l'invention des idées; elle brille dans les deſcriptions, les tableaux.

Les peintures ſont ou grandes, ou voluptueuſes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie. L'auteur qui en eſt privé, eſt toujours en-deçà ou au-delà de la nature. Celui qui n'a que de l'eſprit s'éloigne toujours de la ſimplicité.

L'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas aſſez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainſi Machiavel & Monteſquieu ſont des génies ; la Rochefoucaut & la Bruyere ſont des hommes d'eſprit.

Le talent eſt l'aptitude à un ſeul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'eſprit eſt fin, quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'eſprit eſt fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impreſſions.

Il eſt lumineux, quand il rend clairement des idées abſtraites.

Il eſt étendu, lorſqu'il ſaiſit un enſemble, & voit des rapports éloignés.

Il eſt pénétrant, profond, lorſqu'il voit tout dans les objets.

Le bel eſprit tient plus au choix des mots & des tours, qu'au choix des idées.

L'eſprit du ſiècle, l'eſprit du monde eſt frivole, & porte ſur de petits objets : s'il s'occupe un moment des grands-hommes & des ouvrages célèbres, il cherche à les rabaiſſer. C'eſt le dieu de la raillerie, qui conſidère, avec un ris malin & un œil moqueur, le Panthéon, l'égliſe de Saint-Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'eſprit, ſont les effets de la force ou de la vivacité des paſſions. Le bon ſens eſt l'effet de leur modération. Il ſe borne preſque à l'eſprit de conduite.

Mais il eſt, dit-on, des peuples qui paroiſſent inſenſibles aux paſſions de la vertu & de la gloire. Eſt-ce la faute du climat, eſt-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu paſſionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques ſe corrompent, quand les honneurs & les plaiſirs ſont attachés à

la tyrannie, à la puiſſance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles, ſeront des Marius & des Catilina.

La conſidération eſt une gloire diminuée. Lorſqu'elle eſt attachée au crédit, elle fait des flatteurs & des intrigans. L'argent eſt-il plus honoré que la vertu; on voit aux Cincinnatus, aux Catons, ſuccéder les Craſſus & les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux ſont également l'effet du plaiſir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un deſir ſecret d'être deſpote; parce que chaque homme a du plus au moins le deſir de faire ſervir les autres à ſon bonheur.

Il ne faut pas toujours des talens & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviſer les ordres des citoyens, par répandre une ſorte d'anarchie, pour faire deſirer à une partie de la nation l'abaiſſement de l'autre. Il fait enſuite briller le glaive de la puiſſance, met

les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouffer les lumières, & proscrit également les Sénéques & les Traséas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque, qui leur est toujours dévouée, le sentiment de sa force, & finissent par être ses victimes.

L'histoire des empereurs de Rome & de Constantinople, des sultans, des Turcs, des Czars, &c., sont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lèze-majesté est donc l'homme qui conseille à son prince de porter à l'excès & de faire trop sentir son autorité.

Les despotes, maîtres absolus des peuples qui n'osent les censurer, n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs ministres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de justice, ni d'administration, aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des ministres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'in-

térêt général. Dans ces pays où la puiſſance eſt partagée entre le peuple, les grands, les rois, la néceſſité où ſe trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'ils ont de tout penſer & de tout dire, donnent aux ames de la force & de l'élévation.

Une petite ville de Grèce a produit plus de belles actions & de grands-hommes, que tous les riches & vaſtes empires de l'Orient.

La force des paſſions eſt proportionnée aux récompenſes qu'on leur propoſe. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou, en exaltant l'avarice des Eſpagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les diſciples de Mahomet & d'Odin, dans l'eſpérance de poſſéder des Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres mènent à la conſidération ou à la fortune, elles ſont cultivées avec ſuccès.

Le bon ſens, qui eſt l'effet des paſſions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout eſt dans l'ordre, il remplit aſſez bien les grandes places. Faut-

il réformer des abus ; il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inſpiré par les paſſions fortes qui fonde ou répare la conſtitution des empires.

Le goût eſt la connoiſſance de ce qui doit plaire à tous les hommes, ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette dernière ſorte par l'habitude de comparer des jugemens. On acquiert le goût de la première ſorte, qui eſt le vrai goût, par la connoiſſance profonde de l'humanité.

Pour réuſſir dans les arts, les ſciences & les affaires, il faut d'abord être perſuadé qu'on n'excelle pas dans pluſieurs genres très-différens. Newton n'eſt pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres.

Il eſt pluſieurs talens excluſifs. Il y a même certaines qualités, & même, ſi je l'oſe dire, certaines vertus particulières, exclues par certains talens. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On vante la modération d'un philoſophe, & on ſe plaint de ſon peu de

ſenſibilité, ſans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de ſon ame le talent de l'obſervation. On veut que l'homme de génie ſoit toujours ſage, & on oublie que le génie eſt l'effet des paſſions rarement compatibles avec la ſageſſe.

On peut connoître ſi on eſt né pour les grandes choſes, à trois ſignes certains : 1°. Si on aime aſſez la gloire pour lui ſacrifier toutes les autres paſſions : 2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages conſacrés par les ſuffrages de tous les ſiècles : 3°. Si on aime véritablement les grands-hommes de ſon temps. Après avoir donné ces idées ſur les différentes ſortes de talens, l'auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la ſcience de l'éducation, qui eſt la connoiſſance des moyens propres à former des corps robuſtes, des eſprits éclairés, des ames vertueuſes. Ces moyens dépendent abſolument des légiſlateurs. Sous un mauvais gouvernement, la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes ni éclairés, ni vertueux ; parce qu'ils veulent toujours leur

bonheur, & que ſous les tyrans les lumières & la vertu ne conduiſent point au bonheur.

Voilà un extrait fidèle du livre de l'*Eſprit*. Il ne s'eſt point fait d'ouvrage où l'homme ſoit vu plus en grand, & mieux obſervé dans les détails. On a dit de Deſcartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire d'Helvetius qu'il l'a connu. Il eſt le premier qui ait fondé la morale ſur la baſe inébranlable de l'intérêt perſonnel. Il eſt celui des philoſophes qui a le plus diſſipé ces nuages, ces faux ſyſtêmes qui nous déguiſent à nous-mêmes, & nous donnent de fauſſes idées de la vertu. Son livre eſt la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes ſociétés. Perſonne n'a mieux fait ſentir ſur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvéniens de toute conſtitution politique, où les avantages du petit nombre ſont préférés au bonheur du grand nombre. « Athéniens, diſoit Solon, vous ſerez ſi convaincus qu'il eſt de votre intérêt de ſuivre mes loix, que vous ne ſerez pas tentés de les enfreindre ».

Voilà ce que doivent dire tous les légiſlateurs, & ce que leur preſcrit Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au-deſſus de bien d'autres : c'eſt celui du ſtyle, qui eſt par-tout clair & noble. Lorſque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abſtraite, il n'eſt que ſimple & précis. A-t-il accoutumé votre eſprit à ces idées neuves, ſon ſtyle prend de la majeſté, de la force & des grâces. A-t-il à vous préſenter une de ces vérités qui intéreſſent plus particulièrement les hommes, il la pare des richeſſes de ſon imagination ; & cette imagination, toujours ſoumiſe à la philoſophie, l'embellit, ſans l'égarer. Elle ne ſert qu'à rendre les vérités plus ſenſibles, &, pour ainſi dire, plus palpables. C'eſt dans la même vue qu'il répand dans ſon livre tant de contes plaiſans ou intéreſſans. Ces contes ſont des apologues ; &, s'il les a un peu prodigués, il faut ſe reſſouvenir qu'il écrivoit en France, & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorſque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philoſophes l'eſtimèrent, les petits mo-

raliſtes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlèrent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raiſon. Une femme célèbre par la ſolidité & les agrémens de ſon eſprit, diſoit d'Helvetius : « C'eſt un homme qui a dit le ſecret de tout le monde ».

Les théologiens préparèrent un plan de perſécution, qu'ils firent précéder par des critiques abſurdes. On diſoit dans le *Journal chrétien* & dans des mandemens emphatiques : « que le pernicieux livre de l'*Eſprit*, étoit une vapeur ſortie de l'abyme ; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte, un ſerpent qui tendoit des embûches, qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, ſans reſpect pour Origène, qui a dit expreſſément que l'homme opère par la raiſon, & la bête par l'inſtinct ; que l'auteur a tort de parler de légiſlation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut ſavoir là-deſſus ; qu'il n'y a rien dans les livres ſacrés, ni dans les SS. Peres de ce qui eſt contenu dans le livre de l'*Eſprit* ; que l'amour de la gloire & l'amour de la

patrie doivent être condamnés comme paſſions, parce que toutes les paſſions ſont les fruits du péché ».

D'autres théologiens auſſi lumineux, diſoient: « que la philoſophie des encyclopédiſtes & d'Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la poſtérité, & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit, d'âge en âge, le bon grain ſemé dans le champ du père de famille ».

Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité; il ne penſa pas même à répondre à des accuſations ſi vagues & ſi abſurdes. Comment l'auroit-il fait? Comment prouver, dit Paſcal, qu'on n'eſt pas une porte d'enfer? Il eut quelque inquiétude, lorſqu'il fut menacé d'une cenſure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une ſuite de quelques-unes des propoſitions condamnées par cette faculté, juſtifiera bien le mépris d'Helvetius.

« La ſenſibilité phyſique produit nos idées, ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les ſens ».

» Le

» Le desir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu.

» C'est par de bonnes lois qu'on rend les hommes vertueux.

» La douleur & le plaisir font pènser & agir les hommes.

» Il faut traiter la morale comme les autres sciences, & faire une morale comme une physique expérimentale.

» C'est à la différente manière dont le desir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices & ses vertus.

» Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts.

» Les actions vertueuses sont les actions utiles au public.

» De tous les plaisirs des sens l'amour est le plus vif.

» Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier & l'intérêt général.

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, &c. &c. »

Peu de temps après que cette censure eut

paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jéſuite, prêchèrent à Paris & à la cour contre le livre de l'*Eſprit*.

La haine des moliniſtes & des janſéniſtes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accuſoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en juſtifier, les uns & les autres ſe piquoient d'un grand zèle contre les philoſophes. Les janſéniſtes avoient plus de crédit dans le parlement, & les moliniſtes à Verſailles. Les janſéniſtes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jéſuites vouloient ſe faire honneur à la cour de le perſécuter.

Il faut leur rendre juſtice : pluſieurs d'entre eux étoient amis d'Helvetius, autant que des jéſuites peuvent être amis. Il avoit menagé leur ordre; & dans ſon ouvrage, où il ſe moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un ſeul jéſuite. Ces pères lui en ſavoient gré; & d'abord ils parlèrent de ſon livre avec modération, ils lui donnèrent même quelques éloges; mais les janſéniſtes s'étant dé-

clarés les perſécuteurs d'Helvetius, les jéſuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier eccléſiaſtique ſe déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit plus ſe taire avec bienſéance. Enfin le parlement étoit près de ſévir; les jéſuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis vingt ans d'Helvetius (& cette qualité m'empêchera de le nommer), imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à ſon ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philoſophe. Il ourdit une intrigue contre ſon ami & ſon bienfaiteur, & la ſuivit avec l'activité & la perfidie affectueuſe d'un prêtre de cour.

Il propoſa d'abord à Helvetius de ſigner une petite rétractation qui devoit, diſoit-il, lui ramener les bontés de la reine, & le préſerver des fureurs janſéniſtes. Le philoſophe Helvetius conſentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans ſa préface, « que ſi, contre ſon attente, quelques-uns de ſes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt du genre-humain, il déclaroit d'avance qu'il les

déſavouoit, & que, ſans garantir la vérité d'aucune de ſes maximes, il ne garantiſſoit que la droiture & la pureté de ſes intentions ».

Le jéſuite ſe fit d'abord valoir d'avoir obtenu une eſpèce de rétractation; mais il en vouloit une plus préciſe, plus détaillée, & ſur-tout humiliante. Il inſpiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montroit à Helvetius la néceſſité de s'y réſoudre, & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à l'épouſe d'Helvetius pour l'effrayer; mais il trouvoit une femme courageuſe, déterminée à paſſer avec ſon mari & ſes enfans dans les pays étrangers. Il réuſſit mieux auprès de la mère du philoſophe. Elle fut perſuadée que ſon fils devoit à la reine les démarches que cette princeſſe lui demandoit. Elle inſiſta, & déchira long-temps le cœur d'Helvetius, ſans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans ſon livre avec une bienſéance & une réſerve qui devoient le mettre à l'abri de la cenſure. Et de plus, il s'étoit ſoumis à toutes les formalités juridiques. Il avoir eu un cenſeur

royal, dont il avoit reſpecté les jugemens. Comment pouvoit-il être coupable? Quand même ſon livre auroit été repréhenſible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au cenſeur; & c'eſt ce qu'on fit craindre à Helvetius. Il ne pouvoit ſoutenir l'idée qu'il alloit être la cauſe de la diſgrâce, peut-être même de la perte d'un homme eſtimable; &, pour le ſauver, il ſigna ce qu'on voulut.

Ainſi, pour avoir démontré que l'unique manière de rendre les hommes vertueux & heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, Helvetius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en ſe relevant: *E però ſi muove.* La poſtérité a été de ſon avis; & plus elle s'éclairera, & plus elle penſera comme Helvetius.

On croit bien que ſa ſoumiſſion n'appaiſa pas les prêtres. Il reçut ordre de ſe défaire de ſa charge, & M. Tercier, ſon cenſeur, fut deſtitué de ſa place de premier commis aux affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jéſuites. Les janſéniſtes vou-

loient aller plus loin. Le parlement, qui aſſurément entendoit peu le livre de l'*Eſprit*, alloit pourſuivre M. Tercier & Helvetius, lorſqu'un arrêt du conſeil, qui ſe bornoit à ſupprimer le livre, ſauva l'auteur & le cenſeur.

Tandis qu'une ſecte de théologiens ſe ménageoit le plaiſir d'humilier un grand-homme, & qu'une autre ſe flattoit de l'eſpérance de le faire brûler, les journaliſtes de France mêlèrent leur voix à celle de ces tigres. Ils traitèrent le livre de l'*Eſprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'élève au-deſſus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées & le ſont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journaliſtes que de ne pas entendre Helvetius.

On l'accuſa de n'avoir rien dit que les anciens n'euſſent dit avant lui. Sans doute pluſieurs des vérités qui ſe trouvent dans ſon livre, ſe trouvent chez les anciens. Mais là, elles ſont éparſes, iſolées, ſans qu'on ait apperçu les rapports qui ſont entre elles. Dans Helvetius, au contraire, elles

ſont liées, elles s'appuyent, & forment le ſyſtême de l'homme.

Cette vérité, *toutes nos idées nous viennent des ſens*, ſe trouve dans Ariſtote & dans Epicure; mais ce n'eſt que dans Locke qu'elle eſt développée, démontrée, & qu'elle fonde la connoiſſance de l'eſprit humain; par conſéquent c'eſt à Locke qu'elle appartient.

Ce qui eſt vice au nord, eſt vertu au midi, eſt dans Montagne comme dans Helvetius; mais dans Montagne cette vérité eſt donnée comme un phénomène dont on ignore la cauſe. Dans le livre de l'*Eſprit* la cauſe en eſt aſſignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les profèrent comme de ſimples aſſertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités, & les rendent plus fécondes.

On accuſa Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Monteſquieu; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas ſaiſi l'enſemble du livre de l'*Eſprit*, ou de

l'Eſprit des lois. La chaîne des idées échappe dans M. de Monteſquieu, parce qu'il eſt obligé d'omettre ſouvent les idées intermédiaires; mais cette chaîne n'exiſte pas moins. Elle échappe dans Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'eſprit frappé de pluſieurs détails, perd de vue la ſuite des idées principales; mais cette ſuite n'eſt pas moins dans l'ouvrage.

On oſa dire qu'Helvetius anéantiſſoit toutes les vertus, parce qu'il faiſoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions: mais qu'eſt-ce qu'Helvetius entend par le mot d'intérêt? L'amour du plaiſir, l'averſion de la douleur. A quoi ſe réduit donc ce qu'il dit? A cette vérité éternelle, que, ſoit dans la vertu, ſoit dans les plaiſirs, le deſir de notre bonheur eſt toujours notre mobile.

On l'accuſa auſſi de favoriſer la corruption des mœurs & le libertinage, parce qu'il parle de l'enthouſiaſme de vertu & de gloire, que l'amour des femmes a ſouvent

inſpiré chez les Spartiates, chez les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes d'Helvetius, que ſi le libertinage régnoit chez un peuple, les femmes y ſeroient trop peu eſtimées, pour que le deſir de leur plaire devînt un mobile puiſſant, & que quand les plaiſirs ſont communs ou faciles, on ne les achète ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme Helvetius de parler froidement des vertus privées, & ſeulement utiles à de petites ſociétés. Ce n'eſt pas qu'il ne ſentît l'eſtime qui leur eſt due, il les poſſédoit toutes. Mais elles ſont moins ſon objet que les vertus qui contribuent au bonheur & à la gloire des nations ; & quand ces grandes vertus ſont une fois établies par de bonnes lois, les autres en deviennent la ſuite néceſſaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à Helvetius, c'eſt d'avoir prétendu que tous les hommes naiſſoient avec la même diſpoſition à l'eſprit, & qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation & le travail ne puſſent élever au rang de génie.

Selon lui, c'eſt l'éducation ſeule qui diſtingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la conſtitution phyſique ; il ſuppoſe que l'organe intérieur qui reçoit les ſenſations, eſt le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces ſenſations de la même manière, qu'il opère dans tous avec la même facilité, & qu'enfin les circonſtances ſeules & l'éducation ont fait Newton géomètre, Homère poète, Raphaël peintre, & tel critique un ſot. Il emploie toutes ſes forces pour établir cette opinion; & il faut convenir que juſqu'à préſent, il ne l'a pas perſuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il réſulte l'évidence d'une très-grande vérité: c'eſt qu'en général, pour étendre & former nos talens, nos qualités, nous comptons trop ſur la nature, & pas aſſez ſur l'éducation. Cette maxime de Locke, que nous naiſſons les diſciples des objets qui nous environnent, eſt miſe dans tout ſon jour par Helvetius. Il faut dire encore que ſi chaque homme n'eſt pas né avec les mêmes diſpoſitions qu'un autre, les

hommes considérés en masse, sont réputés égaux. Le législateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés ; & ses lois, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choisir personne pour inspirer à lui seul la vertu ou le génie. C'est au philosophe qui observe les hommes dans le détail, à voir les différences que la nature a mises entre eux. Mais ces différences s'anéantissent aux yeux du législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce siècle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquisition; mais que cette condamnation sollicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré & réimprimé. Plusieurs hommes revêtus des premières dignités de l'église, & entre autres, le cardinal Passionnei, s'empressèrent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaisir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal, que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome*

*la ſottiſe & la méchanceté des prêtres françois.* Tous les journaux d'Italie le comblèrent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre : *Queſta è un opra che all'umanità apporterà infallibilmente un gran-vantaggio.* Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deé rallegrarsi, eſſendo ſicuro della gratitudine, & della ſtima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idée.*

Le ſuccès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit pluſieurs éditions dans la première année. En Ecoſſe, MM. Hume & Robertſon en parlèrent comme d'un ouvrage ſupérieur. Pluſieurs poètes anglois le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans cette île éclairée, que celles d'un petit nombre de partiſans que s'y conſerve la philoſophie de Platon, embellie & rendue ſpécieuſe par mylord Shaffterburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre d'Helvetius. Le fameux Gottſchetd mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit, que ſi le livre de l'*Eſprit* a été condamné

en France & dans un pays qui croit à l'infaillibilité du pape, il doit réuſſir chez les proteſtans & dans les pays où les hommes ont conſervé leurs droits. « Il ajoute, que l'auteur vient de détruire pluſieurs préjugés funeſtes à ſa patrie, & qu'il éclaire le monde ſur les principes de la morale & de la légiſlation ».

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne, & il fut reçu avec les mêmes tranſports en Suède, & juſqu'en Ruſſie. La reine de Suède diſoit à un homme qu'elle honoroit de ſa confiance : « Que je voudrois m'entretenir avec Helvetius! je voudrois au moins qu'il sût le plaiſir qu'il me donne. Ecrivez-lui de ma part combien je l'admire ».

L'ambaſſadeur de France à Pétersbourg lui écrivoit : « J'ai trouvé en arrivant l'eſprit ruſſe auſſi occupé du vôtre que tout le reſte de l'Europe. Et c'eſt avec un grand plaiſir que je me charge d'être l'interprète des gens éclairés de cette nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux ſur vos qualités. Comme citoyen & comme mi-

niſtre, je dois connoître & faire connoître tout ce qui honore ma patrie ».

Le petit nombre de François dont les ſuffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de l'*Eſprit* avec éloge dans leurs ouvrages, & le défendoient avec chaleur dans la converſation. M. de Voltaire donnoit à Helvetius les témoignages les plus flatteurs de ſon eſtime :

Vos vers ſemblent écrits par la main d'Apollon :
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoiſſance :
Votre livre eſt dicté par la ſaine raiſon.
Partez vîte, & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un aſyle; il le conſole, il le ſoutient, il l'encourage. Il lui ſouhaite & lui propoſe de vivre dans une entière indépendance, où il puiſſe faire uſage de ſon amour pour la vérité, de ſon éloquence & de ſon génie. Il écrit en même temps à d'autres perſonnes, qu'il eſt le partiſan le plus zélé d'Helvetius; que notre nation eſt bien ridicule, & que ſi-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde eſt alarmé, comme ſi les Anglois faiſoient une deſcente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre

de l'*Eſprit* n'auroit fait à ſon auteur que des diſciples & des amis; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importans, les Anglois n'ont que des philoſophes qui nous inſtruiſent, & des marins qui nous donnent ſur les oreilles. Il invite ſur-tout ſes compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penſer, & leur profond mépris pour les fadaiſes de l'école. Il aſſure que depuis longtemps il n'a pas vu un ſeul honnête homme qui, ſur les choſes eſſentielles, ne pensât comme Helvetius.

Tant de ſuffrages illuſtres, les éditions du livre de l'*Eſprit* qui ſe ſuccédoient rapidement, ſon ſuccès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit ſe rendre d'avoir fait un livre utile au genre-humain, les ſignes éclatans de la reconnoiſſance univerſelle, le doux ſentiment de ſa gloire, guérirent bientôt les bleſſures qu'avoient faites à Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il paſſoit la plus grande partie de l'année à ſa terre de Voré. Bon mari & bon père, content de ſa femme & de ſes enfans, il y

goûtoit tous les plaiſirs de la vie domeſtique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le ſentir. Une femme du monde diſoit en parlant d'eux : « Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfans ».

Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre ſource de bonheur. A peine avoit-il été poſſeſſeur de ſa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à ſon caractère de bienfaiſance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vaſſeconcelle. Il ne poſſédoit qu'un petit bien chargé de redevances au ſeigneur; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. Helvetius, en achetant la terre, achetoit auſſi les droits ſur les ſommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau ſeigneur, ne manquèrent pas d'exiger, avec rigueur, tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorſqu'on lui annonça M. de Vaſſeconcelle. Celui-ci dit à Helvetius que l'état de ſes affaires ne lui

avoit

avoit pas permis depuis plusieurs années de payer ce qu'il devoit au seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante, & les arrérages d'une année. Il ajouta que si on en exigeoit davantage, & si on continuoit les procédures, on le ruineroit sans ressource : « Je sais, lui dit le philosophe, que vous êtes un galant homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter ». Il lui donne une quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : « Ah ! Monsieur, vous sauvez la vie à ma femme & à cinq enfans ». Helvetius le relève en l'embrassant ; lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre, & lui fait accepter une pension de 1000 livres pour élever ses enfans.

D'autres gentilshommes ou voisins, ou vassaux d'Helvetius, eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent préve-

nus. Ceux qui, pendant la guerre, avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfans à élever, un bien en déſordre, pouvoient compter ſur le ſeigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette claſſe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Étang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçus d'Helvetius.

Si ſes fermiers eſſuyoient quelque perte, ſi l'année n'étoit pas féconde, il leur faiſoit d'abord des remiſes, & ſouvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ſes terres un chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout, & dont les remèdes étoient diſtribués à tous ceux qui en avoient beſoin. Dès qu'un payſan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à ſon état. Helvetius alloit le voir ſouvent, il le conſoloit, il avoit ſoin qu'il fût bien ſervi; quelquefois il le ſervoit lui-même. Il avoit une manière aſſez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la choſe conteſtée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de payſans qui montroient des mœurs & de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites, qui avoient toute la groſſièreté de leur état, mais qui étoient juſtes, & faiſoient du bien.

Il a fait ſouvent jouir ſes amis d'un ſpectacle délicieux, celui de ſon arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfans venoient l'entourer, l'embraſſer, pouſſoient des cris, & verſoient des larmes de joie. A ſon départ, ſon carroſſe étoit long-temps ſuivi d'une foule de ſes vaſſaux ou ſeulement de ſes voiſins.

Il excitoit le travail dans toutes ſes terres, & il vouloit exciter l'induſtrie à Voré, parce qu'elle pouvoit ſeule donner aux habitans une aiſance que leur refuſe la ſtérilité du terrein. Il eſſaya de faire faire du point d'Alençon. Mais juſqu'à préſent cet eſſai n'a pas réuſſi; il a été plus heureux dans une autre entrepriſe. Après avoir été trompé par des agens infidèles, ou peu intelligens, il a enfin établi une manufacture de bas au

métier, qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il paſſoit toutes ſes matinées à méditer & à écrire. Le reſte du jour, il cherchoit de la diſſipation. Il aimoit la chaſſe ; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il eſt vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenſes ſévères ; mais les gardes qui le connoiſſoient, ne portoient pas fort loin la ſévérité. Un jour un payſan vint chaſſer juſques ſous les fenêtres du château. Helvetius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la première occaſion. Dès le lendemain on lui amène le coupable. Helvetius, fort en colère, ſe lève, & court au chaſſeur que deux gardes traînoient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment : « Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : ſi vous aviez beſoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? je vous en aurois donné ». Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté

au payſan, & lui fit donner du gibier.

Cependant madame Helvetius, indignée de l'inſolence des braconniers, aſſuroit ſon mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chaſſes. Il en convint, & promit d'uſer de rigueur. Il ordonna à ſes gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit ſur ſes terres, & de le déſarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un payſan qui chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil, & le conduiſent en priſon, dont il ne ſortit qu'après avoir payé l'amende. Helvetius informé de cette aventure, va trouver le payſan, mais en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer les reproches de madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit ſe paſſer entre eux, il lui paye le prix de ſon fuſil, & lui rend la ſomme à laquelle l'amende & les frais pouvoient ſe monter. Madame Helvetius, de ſon côté, n'étoit pas tranquille. Elle diſoit à ſes enfans : « Je ſuis la cauſe que ce pauvre homme eſt ruiné : c'eſt moi qui ai excité votre père à faire punir les braconniers ». Elle ſe fait con-

duire chez celui qui lui faiſoit tant de pitié, elle demande à quoi ſe monte la ſomme de l'amende & des frais, & le prix du fuſil. Elle paye le tout, & le payſan reçut l'argent ſans manquer au ſecret qu'il avoit promis à Helvetius.

La même année, à ſon retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que ſa philoſophie & ſa bonté ne le quittoient jamais. Son carroſſe fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois, & qui pouvoit ſe détourner aiſément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. Helvetius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous avez raiſon, lui dit le payſan, je ſuis un coquin & vous un honnête homme; car je ſuis à pied, & vous êtes en carroſſe. Mon ami, lui dit Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer ». Il lui donna ſix francs, & le fit aider par ſes gens à ranger la charrette.

Après avoir paſſé ſept ou huit mois dans ſes terres, il ramenoit ſa famille à Paris, &

y vivoit dans une assez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumières & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la semaine aux simples connoissances. Ce jour-là, sa maison étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation & de beaucoup d'étrangers : princes, ministres, philosophes, grands seigneurs, littérateurs, étoient empressés de connoître Helvetius.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette nation célèbre, à qui l'Europe doit tant de lumières. Il vouloit voir l'effet des bonnes lois & d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de mars 1764; il fut reçu du roi, des hommes en place, des savans, comme devoit l'être un homme illustre, que sa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de

l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitans de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa ; les glaces de la chaise furent brisées, & le postillon, qui avoit été fort froissé, jetoit des cris. Helvetius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise, les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques payſans, qui étoient accourus pour les secourir, remarquèrent ce trait d'humanité, & le firent remarquer à d'autres. Dans le moment Helvetius fut environné de tous les habitans du bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espèce. Plusieurs, & même des plus riches, vouloient lui servir de postillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfans. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu ; mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique.

L'eſprit de ſociété raſſemble à Paris des hommes qui ont le beſoin des amuſemens frivoles. L'eſprit de ſociété raſſemble les Anglois pour s'occuper des intérêts & de la proſpérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les diſſipations, parce qu'ils ont des jouiſſances ſolides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus ſouvent le ſigne de la folie que l'expreſſion du bonheur; mais on y voit l'aiſance & un ſage emploi du temps. On voit un peuple ſérieux, occupé & content. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & ſouffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année ſuivante aux inſtances du roi de Pruſſe & de pluſieurs princes, qui, depuis long-temps, l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on ſavoit qu'il pouvoit ſe déterminer à voyager, les inſtances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit preſſé de ſe rendre à Berlin, & de voir un grand-homme. Le roi de Pruſſe voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Il l'entretint ſouvent, & prit

pour ſa perſonne & ſon caractère l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs princes d'Allemagne, & ſur-tout à Gotha.

Il remarquoit, en général, dans toutes ces cours & dans la nobleſſe allemande, de la philoſophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il réſulte de cet eſprit, que ſous le joug de pluſieurs princes, dont la plupart ſont deſpotiques, le peuple n'eſt point miſérable. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore perſécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant ſi la perſécution s'étoit renouvelée contre lui, l'Angleterre eſt le pays qu'il auroit choiſi pour aſyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit diſſous l'ordre des jéſuites. Cette ſociété d'intrigans, cette cabale éternelle, à laquelle ſe rallioient tous les ambitieux ſans mérite, cette ſociété funeſte aux mœurs & aux progrès des lumières, n'avoit point été proſcrite par des philoſophes. Ils auroient

détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlemens, pour la plupart janſéniſtes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, & les individus avec barbarie.

Helvetius avoit appris que ce jéſuite qui avoit abuſé de ſa confiance, & trahi ſon amitié, ce jéſuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, & animé contre lui les tartufes de la cour, étoit confiné dans un village, où il ſouffroit dans ſa vieilleſſe la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. « Portez-les, lui dit-il, au père ***; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offenſé, & il ſeroit humilié de recevoir mes ſecours ».

Helvetius, dans ſa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*Eſprit*.

Il avoit d'abord travaillé à les juſtifier, à répondre aux critiques. Mais l'ouvrage fut à peine fini, que les critiques étoient oubliées. Renonçant à ce projet, il aima mieux ſuivre ſes premières idées, & former

un plan général d'éducation. C'eſt le ſujet de ſon livre de l'*Homme*, dont il a donné lui-même cette analyſe.

Après avoir, dans l'expoſition de cet ouvrage, dit un mot de ſon importance, de l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de l'éducation; enfin, de la ſéchereſſe de ce ſujet, & de la difficulté de le traiter, il examine, ſection I;

« Si l'éducation néceſſairement différente des divers hommes, n'eſt pas la » cauſe de cette inégalité des eſprits juſ- » qu'à préſent attribuée à l'inégale perfec- » tion des organes ».

L'auteur demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, & quels ſont ſes inſtituteurs.

Il voit que l'homme eſt diſciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les poſitions où le haſard le place, enfin de tous les accidens qui lui arrivent.

Que ces objets, ces poſitions & ces accidens ne ſont exactement les mêmes pour perſonne, & qu'ainſi nul ne reçoit les mêmes inſtructions.

Que dans la ſuppoſition impoſſible où les hommes euſſent les mêmes objets ſous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame ſe trouve dans la même ſituation, ces objets, en conſéquence, n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainſi la prétendue uniformité d'inſtruction reçue, ſoit dans les colléges, ſoit dans la maiſon paternelle, eſt une de ces ſuppoſitions dont l'impoſſibilité eſt prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un haſard indépendant des maîtres a, & aura toujours ſur l'éducation de l'enfance & de l'adoleſcence.

D'après ces données, il conſidère l'extrême étendue du pouvoir du haſard, & examine;

Si les hommes illuſtres ne lui doivent pas ſouvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, &, par conſéquent, leurs talens & leurs ſuccès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la ſcience de l'éducation, ſans reſſerrer les bornes de l'empire du haſard.

Si les contradictions actuelles apperçues

entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même haſard.

Si ces contradictions dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'oppoſition qui ſe trouve entre le ſyſtême religieux & le ſyſtême du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins deſtructives de la félicité nationale, & les fonder ſur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels ſont ces principes.

S'il eſt poſſible qu'un prince éclairé les établiſſe.

Si, parmi les fauſſes religions, il en eſt quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des ſociétés, & par conſéquent à la perfection de la ſcience de l'éducation.

Si, d'après ces divers examens, & dans la ſuppoſition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'eſprit, la ſeule différence de leur éducation ne devroit pas en produire une dans leurs idées & leurs

talens. D'où il ſuit que l'inégalité actuelle des eſprits ne peut être regardée dans les hommes communément bien organiſés, comme une preuve démonſtrative de leur inégale aptitude à en avoir.

Il examine, ſection II;

« Si tous les hommes communément bien » organiſés, n'auroient pas une égale apti- » tude à l'eſprit ».

Il convient d'abord que toutes nos idées nous viennent par les ſens; qu'en conſéquence on a dû regarder l'eſprit comme un pur effet, ou de la fineſſe plus ou moins grande des cinq ſens, ou d'une cauſe occulte ou non déterminée, à laquelle on a vaguement donné le nom d'organiſation:

Que pour prouver la fauſſeté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, ſe faire une idée nette du mot *eſprit*, le diſtinguer de l'ame; & cette diſtinction faite, obſerver;

Sur quels objets l'eſprit agit.

Comment il agit.

Si toutes ſes opérations ne ſe réduiroient pas à l'obſervation des reſſemblances & des

différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entre eux & avec nous, & si, par conséquent, tous les jugemens portés sur les objets physiques, ne seroient pas de pures sensations.

S'il n'en seroit pas de même des jugemens portés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives, &c.

Si, dans tous les cas, juger & comparer seroit autre chose que *voir alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*.

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entre eux.

Si leur comparaison ne suppose point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne seroit pas la cause unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaisirs, enfin de notre sociabilité.

Sur quoi il observe que cet intérêt prend, en dernière analyse, sa source dans la sensibilité physique: que cette sensibilité, par conséquent,

conſéquent, eſt le ſeul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'eſt point de motif raiſonnable pour rejeter cette opinion.

Que cette opinion, une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit néceſſairement regarder l'inégalité des eſprits, comme l'effet :

Ou de l'inégale étendue de la mémoire ;

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq ſens.

Que dans le fait, ce n'eſt ni la grande mémoire, ni l'extrême fineſſe des ſens qui produit & doit produire le grand eſprit.

Qu'à l'égard de la fineſſe des ſens, les hommes communément bien organiſés ne diffèrent que dans la nuance de leurs ſenſations.

Que cette légère différence ne change point le rapport de leurs ſenſations entre elles; que cette différence, par conſéquent, n'a nulle influence ſur leur eſprit, qui n'eſt & ne peut être que la connoiſſance des vrais rapports des objets entre eux.

Cauſe de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence eſt l'effet de la ſignification incertaine & vague de certains mots; tels ſont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots préciſément définis, & leur définition conſignée dans un dictionnaire, toutes les propoſitions de morale, politique & métaphyſique, deviennent auſſi ſuſceptibles de démonſtrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les eſprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conſéquences.

Qu'il eſt impoſſible, puiſque les objets ſe préſentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entre eux, les hommes (ſoit dans le monde phyſique, comme le prouve la géométrie; ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la

métaphyſique) ne parviennent aux mêmes réſultats.

Que la vérité de cette propoſition ſe prouve, & par la reſſemblance des contes des fées, des contes philoſophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impoſtures par-tout employées par les miniſtres des fauſſes religions, pour accroître & conſerver leur autorité ſur les peuples.

De tous ces faits, il réſulte que la fineſſe plus ou moins grande des ſens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, l'auteur la démontre encore dans la même ſection par un autre enchaînement de propoſitions. Il fait voir que les plus ſublimes idées une fois ſimplifiées ſont, de l'aveu de tous les philoſophes, réductibles à cette propoſition claire, *le blanc eſt blanc : le noir eſt noir.*

Que toute vérité de cette eſpèce eſt à la portée de tous les eſprits ; qu'il n'en eſt donc aucune, quelque grande & générale qu'elle ſoit, qui, nettement préſentée & dégagée de l'obſcurité des mots, ne puiſſe être également ſaiſie de tous les hommes communément bien organiſés. Or, pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'eſt avoir une égale aptitude à l'eſprit. Telle eſt la concluſion de la ſeconde ſection.

L'objet de la troiſième ſection eſt la recherche des cauſes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des eſprits.

Ces cauſes ſe réduiſent à deux.

L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre, la diverſité des poſitions où le haſard les place : diverſité de laquelle réſulte celle de leur inſtruction & de leurs idées. Pour faire ſentir que c'eſt à ces deux cauſes ſeules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des eſprits, l'auteur prouve que la plupart de nos découvertes ſont des dons du haſard.

Que les mêmes dons ne ſont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'eſt pas ſi inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'eſt moins le haſard qui nous manque, que nous, qui manquons au haſard.

Qu'à la vérité, tous les hommes communément bien organiſés ont également d'eſprit en puiſſance; mais que cette puiſſance eſt morte en eux, lorſqu'elle n'eſt point miſe en action par une paſſion telle que l'amour de l'eſtime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles paſſions l'attention propre à féconder les idées que le haſard leur offre.

Que ſans paſſion, leur eſprit peut, ſi l'on veut, être regardé comme une machine parfaite; mais dont le mouvement eſt ſuſpendu juſqu'à ce que les paſſions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des eſprits eſt dans les hommes le produit, & du haſard, & de l'inégale vivacité de

leurs paſſions. Mais de telles paſſions ſeroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'eſt ce qu'Helvetius examine dans la ſection quatrième.

Il y démontre;

Que les hommes communément bien organiſés ſont ſuſceptibles du même degré de paſſion.

Que leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le haſard les place.

Que le caractère original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premières habitudes; que l'homme naît ſans idées, ſans paſſions, & ſans autres beſoins que ceux de la faim & de la ſoif, par conſéquent, ſans caractère; qu'il en change ſouvent, ſans changer d'organiſation; que ces changemens indépendans de la fineſſe plus ou moins grande de ſes ſens, s'opèrent d'après des changemens ſurvenus dans ſa poſition & ſes idées.

Que la diverſité des caractères dépend uniquement de la manière différente dont

ſe modifie dans les hommes le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce ſentiment, effet néceſſaire de la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce deſir y engendre l'envie, l'amour des richeſſes, de la gloire, de la conſidération, de la juſtice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices dont les noms divers ne déſignent que les diverſes applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'on montre dans une courte généalogie des paſſions, que ſi l'amour du pouvoir n'eſt qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique, & ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont ſenſibles, tous, par conſéquent, ſont ſuſceptibles de l'eſpèce de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous? ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-

même; c'eſt que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités ; c'eſt que l'eſprit humain, en conſéquence, eſt ſuſceptible de perfectibilité, & qu'enfin, dans les hommes communément bien organiſés, l'inégalité des talens ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation ; dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

Dans la ſection cinquième, l'auteur ſe propoſe de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui, ſur cette queſtion, adoptent des principes différens des ſiens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Nul n'a ſur cette matière mieux écrit que M. Rouſſeau. Mais toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'eſprit & le caractère comme l'effet de la diverſité des tempéramens, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ſes contradictions, à ce ſujet, il réſulte ;

Que la vertu, l'humanité, l'eſprit & les talens ſont des acquiſitions.

Que la bonté n'eſt point le partage de l'homme au berceau.

Que les beſoins phyſiques ſont en lui des ſemences de cruauté.

Que l'humanité, par conſéquent, eſt toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rouſſeau, d'après ſes premières contradictions, tombe ſans ceſſe dans de nouvelles ; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'inſtruction publique de quelques idées de M. Rouſſeau.

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la première jeuneſſe ſans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence ; qu'ils ſont nuls.

Des éloges donnés par M. Rouſſeau à

l'ignorance; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiſte.

Que les lumières n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs; que M. Rouſſeau lui-même ne le croit pas.

Des cauſes de la décadence des empires : qu'entre ces cauſes l'on ne peut citer la perfection des arts & des ſciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire deſpotique.

Dans la ſection ſixième, Helvetius conſidère les divers maux produits par l'ignorance.

Il prouve que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe.

Qu'elle n'aſſure point la fidélité des ſujets.

Qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes.

En citant celle du luxe en exemple ;

Il prouve qu'on ne peut réſoudre cette queſtion ſans comparer une infinité d'objets entre eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *luxe ;* ſans examiner enſuite :

Si le luxe ne ſeroit pas utile & néceſſaire; s'il ſuppoſe toujours intempérance dans une nation.

De la cauſe du luxe : ſi le luxe ne ſeroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accuſe d'être l'auteur.

Si, pour connoître la vraie cauſe du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des ſociétés, y ſuivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Obſerver ſi cette multiplication ne produit point entre eux diviſion d'intérêt, & cette diviſion une répartition trop inégale des richeſſes nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent, & par ſon introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occaſionne.

Des cauſes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels ſont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du deſir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où, ſemblables aux mers, les richeſſes abandonnent certaines contrées.

De l'état où ſe trouve alors une nation.

Du ſtupide engourdiſſement qui y remplace la perte des richeſſes.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent conſidéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent.

Si, dans l'état actuel de l'Europe, le magiſtrat éclairé doit deſirer le trop prompt affoibliſſement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'eſt point dans le luxe, mais dans ſa cauſe productrice, qu'on doit chercher le principe deſtructeur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des queſtions de cette eſpèce.

Si, dans de telles queſtions, les jugemens précipités de l'ignorance n'entraînent pas ſouvent une nation aux plus grands malheurs.

Si, conſéquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui, s'oppoſant aux progrès de l'eſprit humain, nuiſent à la perfection de la légiſlation, par conſéquent, au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des lois.

On voit dans la ſection ſeptième, que c'eſt l'excellence des lois, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des nations.

De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit légiſlatif.

Qu'une religion vraiment utile forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agiſſent point conſéquemment à leur croyance, mais à leur avantage perſonnel.

Que plus de conſéquence dans leurs eſprits rendroit la religion papiſte plus nuiſible.

Qu'en général les principes ſpéculatifs ont peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils n'obéiſſent qu'aux lois de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la légiſlation, que le gouvernement des jéſuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inſpirés par les paſſions de la gloire, de l'ambition & du fanatiſme.

Du moyen de diſtinguer l'eſpèce de paſſion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jéſuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle ſecte en France pouvoit s'oppoſer à leurs entrepriſes.

Que le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les jéſuites.

Que ſans les jéſuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la légiſlation.

Que pour la porter à ſa perfection, il faut, ou comme un ſaint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, le génie légiſlatif, contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain eſſor, ni dicter les lois parfaites, dont l'établiſſement procureroit aux nations le plus grand bonheur poſſible.

Que pour réſoudre le problême de la félicité publique, il faudroit, préliminairement, connoître ce qui conſtitue eſſentiellement le bonheur de l'homme.

La huitième ſection fait connoître en quoi conſiſte le bonheur de l'individu, &, par conſéquent, la félicité nationale néceſ-

ſairement compoſée de toutes les félicités particulières.

Que pour réſoudre ce problême politique, il faut examiner ſi, dans toute eſpèce de condition, les hommes peuvent être également heureux; c'eſt-à-dire, remplir d'une manière également agréable tous les inſtans de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi eſt à-peu-près le même dans toutes les profeſſions.

Que ſi les empires ne ſont peuplés que d'infortunés, c'eſt l'effet de l'imperfection des lois & du partage trop inégal des richeſſes.

Qu'on peut donner plus d'aiſance aux citoyens; que cette aiſance modéreroit en eux le deſir trop exceſſif des richeſſes.

Des divers motifs qui, maintenant, juſtifient ces deſirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puiſſans eſt la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui eſt plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernemens.

De la religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remède à l'ennui.

Que le ſeul remède à ce mal ſont des ſenſations vives & diſtinctes.

De-là notre amour pour l'éloquence, la poéſie, & tous ces arts d'agrémens dont l'objet eſt d'exciter de ces ſortes de ſenſations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agrémens; de leur impreſſion ſur l'opulent oiſif: qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.

Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés, parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

Que les plaiſirs paſſifs ſont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conſéquence, c'eſt au riche que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.

Qu'il voudroit toujours être mû ſans ſe donner la peine de ſe remuer.

Qu'il eſt ſans motif pour s'arracher à une oiſiveté à laquelle une fortune médiocre ſouſtrait néceſſairement les autres hommes.

De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſe dans notre mémoire; que cette aſſociation eſt un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, ſans être également riches & puiſſans, les citoyens ſeroient & pourroient même ſe croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des ſociétés, mais comme un accident occaſionné par l'imperfection de leur légiſlation.

Il eſt traité, dans la ſection neuvième, de la poſſibilité d'indiquer un bon plan de légiſlation.

Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication.

Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle, & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes lois.

Des premières queſtions à ſe faire à ce ſujet.

Des récompenſes, de quelque eſpèce qu'elles ſoient, fût-ce un luxe de plaiſir, ne corrompront jamais les mœurs.

Du luxe de plaiſir. Que tout plaiſir décerné par la reconnoiſſance publique fait chérir la vertu, fait reſpecter les lois dont le renverſement, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain.

Des vraies cauſes des changemens arrivés dans les lois des peuples.

Que ces changemens prennent leur ſource dans l'imperfection de ces mêmes lois, dans la négligence des adminiſtrateurs qui ne ſavent ni contenir l'ambition des nations voiſines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la ſageſſe des réglemens, & qui d'ailleurs élevés dans des préjugés nuiſibles, favoriſent l'ignorance des

vérités dont la révélation aſſureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'eſt jamais funeſte qu'à celui qui la dit.

Que ſa connoiſſance utile aux nations n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette aſſertion eſt la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.

Des gouvernemens.

Que dans aucun, le bonheur du prince n'eſt, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les nations croupiſſent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le légiſlateur, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais forcé de ſacrifier le bonheur de la génération préſente à celui de la génération future.

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférens pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fauſſe, ſelon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au beſoin la vérité des démonſtrations géométriques.

Qu'il leur fait eſtimer en eux la cruauté qu'ils déteſtent dans les autres.

Qu'il leur fait reſpecter le crime.

Qu'il fait les ſaints.

Qu'il prouve aux grands la ſupériorité de leur eſpèce ſur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux parlemens la conformité de la morale des jéſuites & du papiſme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce

» que tu ne voudrois pas qu'on te fît ».

Qu'il dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholiciſme, & les projets d'une ſecte, intolérante parce qu'elle eſt ambitieuſe, & régicide parce qu'elle eſt intolérante.

Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.

Du temps où l'égliſe catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'égliſe prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir ; peut, en éclairant les eſprits, aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractère eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui donnent les lois, le gouvernement, & ſur-tout l'éducation publique.

Il s'agit, dans la ſection dixième, de la puiſſance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette ſcience.

De la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes ſont comme les particuliers, le produit de leur inſtruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'inſtruction publique ſur la domeſtique.

Idée générale ſur l'éducation phyſique de l'homme.

Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre, premier obſtacle.

Imperfection de la plupart des gouvernemens, ſecond obſtacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en ſuppoſe une dans les lois & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.

Le but de l'auteur, dans ſa concluſion, c'eſt de prouver l'analogie de ſes opinions avec celles de Locke.

De faire ſentir toute l'importance & l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.

De répondre au reproche de matérialiſme & d'impiété.

De montrer toute l'abſurdité de telles accuſations, & l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé, d'échapper à cet égard aux cenſures eccléſiaſtiques.

Cet ouvrage eſt la ſuite du livre de l'Eſprit. C'eſt le même fond d'idées vraies, avec de plus grands développemens peut-être, avec plus de profondeur dans les principes & d'étendue dans les conſéquences. Son deſſein n'étant pas de le publier de ſon vivant, il n'eut pas le temps de donner à ſa compoſition le même ſoin, ni le même degré de perfection qu'à ſon livre de l'Eſprit. La violence de la perſécution avoit beaucoup diminué de ſon amour pour la gloire. Le ſeul deſir d'être utile après lui, l'animoit encore. Sa belle ame étoit ſenſiblement touchée du bien que doivent produire un jour ſes écrits ; mais il ne vouloit plus rien donner au public.

Il voyoit la philoſophie perſécutée par des cabales puiſſantes, ſe former peu de diſciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé ; mais il n'en étoit pas étonné : « La vérité, diſoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre-humain, ni même à aucune de ces grandes ſociétés qu'on appelle les nations, eſt ſouvent oppoſée aux intérêts de

ce petit nombre d'hommes qui ſont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui ſont tous remplis de ce qu'on appelle l'eſprit de corps. Ils tendent ſans ceſſe à uſurper les uns ſur les autres, & tous ſur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment ſera reçu de ces corps un philoſophe qui viendra leur dire : Avant tout, ſoyez citoyens, voilà vos fonctions : rempliſſez-les avec zèle ; voilà vos droits, conſervez-les ſans les étendre ? Là, des miniſtres d'un eſprit borné & d'un caractère altier, incapables de voir les abus qui ſe ſont introduits, & ceux qui tiennent à la conſtitution de l'état, ſont conduits par la routine, & la ſuivent ; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'eſt ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philoſophie vient leur montrer. Ils ont des fantaiſies, des projets pour leurs favoris, leurs parens. Croyez-vous qu'ils puiſſent entendre dire ſans impatience, qu'ils ne doivent avoir en vue

que le bien de l'état ? Qu'ont-ils à deſirer ? De ne point éprouver de contradiction. Et pour cela, que faut-il faire ? Oter à l'autorité toutes ſes bornes, dût-on lui ôter toute ſa ſolidité. Mais ces abus que les miniſtres reſpectent ou tolèrent, à qui ſont-ils nuiſibles ? à la patrie, qui n'eſt qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? aux grands. Jugez ce que ces grands penſeront d'une ſecte d'hommes qui leur propoſent d'être modérés & juſtes. Le prince, les grands ſont environnés de prêtres, qui, dans les ſiècles d'ignorance, régnoient ſur les princes & ſur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils ne ſeront plus reſpectés, & on les verra comme des hommes ridicules, ou ſouvent dangereux. Peut-on leur ſavoir mauvais gré de l'eſpèce de rage avec laquelle ils déchirent la philoſophie ? Doit-on s'étonner qu'ils ſoient bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puiſſance ; ils nous charge de l'apprendre aux peuples ? Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes lois, à donner

l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, & laiſſez-nous faire : cela eſt plus aiſé.

Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, & celle des courtiſans; ces gens-là laiſſeront-ils établir en paix que leurs fortunes ne ſont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un uſage odieux? Pourront-ils conſentir qu'on les faſſe rougir de ces mêmes richeſſes, qui ſont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la philoſophie doit être pourſuivie dans les palais & juſques dans les cabanes, par les claſſes de la ſociété qui, du moins pour un moment, déterminent l'opinion; & devant qui la philoſophie a-t-elle à ſe défendre? Quels ſont ſes juges? Des ſots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres eſtimables qui, ſans être au nombre des philoſophes, adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'eſprit ſont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les déteſtent. Vous

auriez compté plus d'un bel-eſprit dans les détracteurs de Deſcartes & de Corneille, & plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Monteſquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philoſophie réduit le bel-eſprit, les petits talens à leur juſte valeur; & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus, qui s'élèvent contre toute liberté de penſer. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philoſophie y eſt honorée & heureuſe? C'eſt qu'en Angleterre, l'intérêt général & l'intérêt particulier ne ſont point oppoſés; c'eſt qu'il y règne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, ſi l'eſprit de citoyen, ſi les vraies vertus renaiſſoient jamais chez les nations où la philoſophie eſt perſécutée, elle y auroit de la conſidération. Si ces nations, au contraire, tombent ſous le deſpotiſme, &, par conſéquent, ſe corrompent de plus en plus, la philoſophie y ſera proſcrite pour jamais ».

C'eſt d'après ces idées qu'Helvetius étoit revenu à ſon premier talent, & qu'il ne s'oc-

cupoit plus que de ſon poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laiſſé ſans en faire uſage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrième chant, & par une épître qu'il a compoſée. Il comptoit travailler encore pluſieurs années à cet ouvrage, & le donner lorſque ſes amis & lui-même en ſeroient contens. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771, quelques changemens dans ſon humeur & dans ſes goûts. On ne lui trouvoit pas ſa ſérénité ordinaire. Il aimoit moins les converſations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit; il n'alloit preſque plus à la chaſſe. Ce changement n'alarmoit pas ſa famille & ſes amis. On étoit bien loin de le regarder comme un ſigne de décadence. On l'attribuoit à des cauſes morales. Ces dernières années ont été l'époque des malheurs publics, auxquels Helvetius fut fort ſenſible. Le déſordre des finances, & le changement dans la conſtitution de l'état, répandirent une conſternation géné-

rale. Un grand nombre de ſuicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, ſont de triſtes preuves de cette conſternation. Des maux phyſiques l'augmentoient encore. Les récoltes n'étoient point abondantes. Tant que la diſette a duré, les aumônes d'Helvetius n'ont pas permis à ſes vaſſaux d'en ſouffrir. Dans ces années malheureuſes, il a prolongé ſon ſéjour à ſa campagne, qui lui devenoit plus chère par le beſoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs, le ſpectacle d'une misère qu'il ne pouvoit ſoulager, lui rendoit triſte le ſéjour de Paris. Il y faiſoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduiſoit chez lui, avec beaucoup de myſtère, quelques nouveaux objets de ſa généroſité. Souvent, en leur préſence, il diſoit à ſon valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de » ce que vous voyez, même après ma » mort ».

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ſes libéralités ſur d'aſſez mauvais ſujets ; & on lui en faiſoit des reproches. « Si j'étois roi,

diſoit-il, je les corrigerois; mais je ne ſuis que riche, & ils ſont pauvres; je dois les ſecourir ».

Sa bonne conſtitution & une ſanté rarement altérée, ſembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il ſentoit qu'il perdoit ſes forces. Une attaque de goutte qui ſe portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoiſſance, & bientôt la vie.

Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à ſa famille, à ſes amis, aux infortunés, & à la philoſophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature auſſi-bien qu'Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la ſanté & le génie. Dans ſa jeuneſſe, il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans ſon caractère, c'eſt-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageuſe, & naturellement révoltée contre l'injuſtice & l'oppreſſion.

Perſonne n'a dû être plus convaincu que lui, que pour réuſſir à tout, il ne faut que

vouloir

vouloir fortement. Il avoit été bon danſeur, habile à l'eſcrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poète, grand philoſophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avait aimé beaucoup les femmes, mais ſans paſſion, & entraîné par les ſens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence excluſive. Il y portoit plus de procédés que de tendreſſe. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient ſenſible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu néceſſaires. Sa converſation étoit ſouvent celle d'un homme rempli de ſes idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit aſſez la diſpute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penſer ceux qu'il en croyoit capables; il diſoit qu'il alloit avec eux *à la chaſſe des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; & il ſe paroit ſi peu de ſa ſupériorité, que pluſieurs hommes d'eſprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps ſans la deviner. Il craignoit le commerce

des grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec paſſion, & c'eſt la ſeule paſſion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inſpiré ſes bienfaits. Perſonne ne les a cachés avec plus de ſoin. Il n'auroit pas donné à ſes plaiſirs un temps qu'il deſtinoit à l'étude ; & dans ſa jeuneſſe même, lorſqu'il étoit retiré dans ſon cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.

# PRÉFACE

## DE L'ESPRIT.

*L'OBJET que je me propoſe d'examiner dans cet ouvrage, eſt intéreſſant; il eſt même neuf. L'on n'a, juſqu'à préſent, conſidéré l'eſprit que ſous quelques-unes de ſes faces. Les grands écrivains n'ont jeté qu'un coup-d'œil rapide ſur cette matière; & c'eſt ce qui m'enhardit à la traiter.*

*La connoiſſance de l'eſprit, lorſqu'on prend ce mot dans toute ſon étendue, eſt ſi étroitement liée à la connoiſſance du cœur & des paſſions de l'homme, qu'il étoit impoſſible d'écrire ſur ce ſujet, ſans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernemens, que le bien public pour objet.*

*Les principes que j'établis ſur cette matière, ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique*

*expérimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute morale, dont les principes ſont utiles au public, eſt néceſſairement conforme à la morale de la religion, qui n'eſt que la perfection de la morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce ſeroit une erreur de mon eſprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.*

*Je ne demande qu'une grâce à mon lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſouvent trouvé mauvais le ſoir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumières.*

*Peut-être ai-je traité un ſujet au-deſſus de mes forces: mais quel homme ſe connoît aſſez lui-même pour n'en pas trop préſumer? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'ap-*

*probation du public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris : il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer pour obtenir.*

*Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de conſolation.* Si les hommes, *comme le dit M. de Fontenelle*, ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables; *mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens; j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage.* Que de ſottiſes, *ajoute M. de Fontenelle*, ne dirions-nous pas maintenant, ſi les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainſi dire, enlevées!

*Je le répète donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſes intentions, les cris de l'envie ſont ſi favorablement écoutés, & ſes fréquentes déclama-*

*tions ſont ſi propres à ſéduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainſi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, ſouvent calomnieuſes, ont jeté les hommes de génie, ſemble déjà préſager le retour des ſiècles d'ignorance. Ce n'eſt, en tout genre, que dans la médiocrité de ſes talens qu'on trouve un aſyle contre les pourſuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection, je me la ſuis vraiſemblablement ménagée malgré moi.*

*D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le deſir de bleſſer aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne conſidère aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout ſoupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en liſant ces Diſcours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je deſire leur bonheur, ſans haïr ni mépriſer aucun d'eux en particulier.*

*Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être haſardées. Si le lecteur les juge fauſſes, je le prie de ſe rappeler, en les condamnant,*

*que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on doit ſouvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proſcrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités ſont ſouvent dangereuſes. En ſuppoſant qu'elles le fuſſent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne ſeroit pas expoſée la nation qui conſentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation ſans lumières, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la ſcience militaire des Romains qui triompha des Gaules.*

*Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvéniens dans un tel inſtant; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiècles & à toutes les nations.*

*Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines: il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains momens: mais ce*

*n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.*

*Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſans & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Auſſi le public éclairé, qui ſeul en connoit tout le prix, la demande ſans ceſſe : il ne craint point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus, eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli, & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiècles.*

# DE L'ESPRIT.

## DISCOURS I.

## *DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.*

### CHAPITRE PREMIER.

On dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeler *Esprit :* chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser ( & l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme ), ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans cette dernière signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si je l'ose dire, deux puissances passives, dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions dif-

férentes que font ſur nous les objets extérieurs : on la nomme *ſenſibilité phyſique*.

L'autre eſt la faculté de conſerver l'impreſſion que ces objets ont faite ſur nous : on l'appelle *mémoire ;* & la mémoire n'eſt autre choſe qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les cauſes productrices de nos penſées, & qui nous ſont communes avec les animaux, ne nous fourniroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, ſi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organiſation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes ſans arts, ſans habitations, ſans défenſe contre les animaux, tout occupés du ſoin de pourvoir à leur nourriture, & d'éviter les bêtes féroces, ne fuſſent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1) ?

---

(1) On a beaucoup écrit ſur l'ame des bêtes; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penſer, & peut-être n'a-t-on pas aſſez ſcrupuleuſement cherché, dans la différence du phyſique de l'homme & de l'animal, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux ſont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organiſation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-ſeulement, comme le dit M. de Buffon, preſque en entier du ſens du tact, mais encore

Or, dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût, dans aucune ſociété, été portée au degré

---

de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui ſuppoſent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni par conſéquent d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent par conſéquent avoir moins d'invention : ſi les animaux voraces ont en général plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une ſociété fugitive devant l'homme, qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphans & les rhinocéros ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or, plus l'eſpèce d'un animal ſuſceptible d'obſervation eſt multipliée, plus cette eſpèce d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſinges, dont les pattes ſont à-peu-près auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? C'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre ; c'eſt que parmi les différentes eſpèces de ſinges, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme ; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, & par conſéquent moins d'invention que les hommes ; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes & les animaux, tels

de perfection où maintenant elle eſt parvenue. Il n'eſt aucune nation qui, en fait d'eſprit, ne fût reſtée fort inférieure à certaines nations ſauvages qui n'ont pas deux cents idées (1), deux cents mots pour

---

que les tigres, les lions, &c.; c'eſt qu'enfin la diſpoſition organique de leur corps les tenant, comme les enfans, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs beſoins ſont ſatisfaits, les ſinges ne ſont pas ſuſceptibles de l'*ennui*, qu'on doit regarder, ainſi que je le prouverai dans le troiſième Diſcours, comme un des principes de la perfectibilité de l'eſprit humain.

C'eſt en combinant toutes ces différences, dans le phyſique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la ſenſibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne ſont, pour ainſi dire, dans ces derniers que des facultés ſtériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, ſans injuſtice, ne peut avoir ſoumis à la douleur & à la mort des creatures innocentes, & qu'ainſi les bêtes ne ſont que de pures machines : je répondrai à cette objection, que l'écriture & l'égliſe n'ayant dit nulle part que les animaux fuſſent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & ſuppoſer ces motifs juſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorſqu'on lui ſoutenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, répondoit en plaiſantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du fruit défendu*.

(1) Les idées des nombres, ſi ſimples, ſi faciles à acquérir, & vers leſquelles le beſoin nous porte ſans ceſſe, ſont ſi prodigieuſement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que juſqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois que par le mot *beaucoup*.

exprimer leurs idées, & dont la langue, par conſéquent, ne fût reduite, comme celle des animaux, à cinq ou ſix ſons ou cris (1), ſi l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flèches*, de *filets*, &c., qui ſuppoſent l'uſage de nos mains. D'où je conclus que, ſans une certaine organiſation extérieure, la ſenſibilité & la mémoire ne ſeroient en nous que des facultés ſtériles.

Maintenant il faut examiner ſi, par le ſecours de cette organiſation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos penſées.

Avant d'entrer, à ce ſujet, dans aucun examen; peut-être me demandera-t-on ſi ces deux facultés ſont des modifications d'une ſubſtance ſpirituelle ou matérielle. Cette queſtion, autrefois agitée par les philoſophes (2), débattue entre les anciens pères & renou-

(1) Tels ſont les peuples que Dampierre trouva dans une île qui ne produiſait ni arbre, ni arbuſte, & qui, vivant du poiſſon que les flots de la mer jetoient dans les petites baies de l'île, n'avoient d'autre langue qu'un glouſſement ſemblable à celui du coq-d'Inde.

(2) Quelque ſtoïcien décidé que fût Sénèque, il n'étoit pas trop aſſuré de la ſpiritualité de l'ame. « Votre lettre, » écrit-il à un de ſes amis, eſt arrivée mal à propos: lorſ- » que je l'ai reçue, je me promenois délicieuſement dans » le palais de l'eſpérance; je m'y aſſurois de l'immortalité » de mon ame; mon imagination, doucement échauffée » par les diſcours de quelques grands-hommes, ne dou- » toit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent » plus qu'ils ne la prouvent; déjà je commençois à me » déplaire à moi-même, je mépriſois les reſtes d'une vie

vellée de nos jours (1), n'entre pas néceſſairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'eſprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèſes. J'obſerverai ſeulement à ce ſujet, que ſi l'égliſe n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût, par les ſeules lumières de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'eſt ſuſceptible de démonſtration; qu'on

---

» malheureuſe, je m'ouvrois avec délices les portes de » l'éternité. Votre lettre arrive : je me réveille, & d'un » ſonge ſi amuſant, il me reſte le regret de le reconnoître » pour un ſonge ».

Une preuve, dit M. Deſlandes dans ſon *Hiſtoire critique de la philoſophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'eſt que, du temps de Néron, l'on ſe plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des ſoldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale conſolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles ſouffrances après cette vie.

(1) Saint Irénée avançoit que l'ame étoit un ſoufle : *flatus eſt enim vita.* Voyez la *Théologie païenne.* Tertullien, dans ſon *Traité de l'ame*, prouve qu'elle eſt corporelle. *Tertull. de animâ, cap. 7, pag. 268.* Saint Ambroiſe enſeigne qu'il n'y a que la très-ſainte Trinité exempte de compoſition matérielle. *Ambr. de Abrahamo.* Saint Hilaire prétend que tout ce qui eſt créé eſt corporel. *Hilar. in Math. pag. 633.* Au ſecond concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels : auſſi y lit-on ſans ſcandale ces paroles de Jean de Theſſalonique : *Pingendi angeli, quia corporei.* S. Juſtin & Origène croyoient l'ame matérielle; ils regardoient

doit peſer les raiſons pour & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre de vraiſemblances, &, par conſéquent, ne porter que des jugemens proviſoires. Il en ſeroit de ce problème comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (1). Je ne m'ar-

---

ſon immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps les ames des méchans ſeroient anéanties : *Dieu*, diſoient-ils, *qui de ſa nature eſt porté à la clémence, ſe laſſera de les punir, & retirera ſon bienfait.*

(1) Il ſeroit impoſſible de s'en tenir à l'axiome de Deſcartes, & de n'acquieſcer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les écoles, c'eſt qu'il n'y eſt pas pleinement entendu ; c'eſt que Deſcartes n'ayant point mis, ſi je peux m'exprimer ainſi, d'enſeigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun ſe croit en droit d'y loger ſon opinion. Quiconque ne ſe rendroit réellement qu'à l'évidence, ne ſeroit guère aſſuré que de ſa propre exiſtence. Comment le ſeroit-il, par exemple, de celle des corps ? Dieu, par ſa toute-puiſſance, ne peut-il pas faire ſur nos ſens les mêmes impreſſions qu'y exciteroit la préſence des objets ? Or, ſi Dieu le peut, comment aſſurer qu'il ne faſſe pas, à cet égard, uſage de ſon pouvoir, & que tout l'univers ne ſoit un pur phénomène ? D'ailleurs, ſi dans les rêves nous ſommes affectés des mêmes ſenſations que nous éprouverions à la préſence des objets, comment prouver que notre vie n'eſt pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'exiſtence des corps, mais ſeulement montrer que nous en ſommes moins aſſurés que de notre propre exiſtence. Or, comme la vérité eſt un point indiviſible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle eſt plus ou moins vraie*, il eſt évident que, ſi nous

rête donc pas davantage à cette queſtion ; je viens à mon ſujet, & je dis que la ſenſibilité phyſique & la

---

ſommes plus certains de notre propre exiſtence que de celle des corps, l'exiſtence des corps n'eſt par conſéquent qu'une probabilité : probabilité qui, ſans doute, eſt très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence ; mais qui n'eſt cependant qu'une probabilité. Or, ſi preſque toutes nos vérités ſe réduiſent à des probabilités, quelle reconnoiſſance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui ſe chargeroit de conſtruire des tables phyſiques, métaphyſiques, morales & politiques, où ſeroient marqués avec préciſion tous les divers degrés de probabilité, &, par conſéquent, de croyance qu'on doit aſſigner à chaque opinion ?

L'exiſtence des corps, par exemple, ſeroit placée dans les tables phyſiques comme le premier degré de certitude ; on y détermineroit enſuite ce qu'il y a à parier que le ſoleil ſe levera demain, qu'il ſe levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales, ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'exiſtence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que Céſar ou Guillaume-le-conquérant ; l'on deſcendroit ainſi, par l'échelle des probabilités, juſqu'aux faits les moins certains, & enfin juſqu'aux prétendus miracles de Mahomet, juſqu'à ces prodiges atteſtés par tant d'Arabes, & dont la fauſſeté cependant eſt encore très-probable ici-bas, où les menteurs ſont ſi communs & les prodiges ſi rares.

Alors les hommes, qui le plus ſouvent ne diffèrent de ſentiment que par l'impoſſibilité où ils ſont de trouver des ſignes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, ſe communiqueroient plus facilement leurs idées, puiſqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainſi, toujours rapporter leurs opinions à quelmémoire,